

SPIRITUALITÉ DE L'INSTITUT

Retour aux Sources I

Notre mère Louise-Thérèse a signalé deux étapes, qui semblent décisives, de son orientation spirituelle par la lumière de l'Esprit-Saint :

A 7 ans, Noël 1827 : devant une pauvre crèche, toute simple « ... *la grâce ayant disposé ma petite âme à recevoir la lumière du Saint-Esprit, je compris ce touchant mystère d'un Dieu Enfant, pauvre, souffrant. J'en fus toute pénétrée et je commençais à L'aimer...* »

Cette lumière sur les mystérieux abaissements par amour du Verbe de Dieu éclairera toute la vie de notre Mère.

« Quel ravissant mystère ! »

(à Mme Tresca 31.12.64)

« Voici Noël – délices ! »

(à Claire.-Thérèse déc. 81)

A 16 ans, Noël 1836 : au sortir de la Messe de Minuit, Camille de Berthier lui souffle : « *L'Agneau ! ... les vierges suivent l'Agneau partout où Il va...* » (Ap. 14, 4)

Elle disait en avoir gardé une impression de « *ravissement* »

(Déposition Mie-Th.)

Ce texte ne figure pas dans la liturgie de Noël : c'est donc par une contemplation habituelle de l'immolation rédemptrice que les deux amies voyaient en Jésus naissant l'Agneau immolé et triomphant de l'Apocalypse « envoyé par le Père en victime de propitiation pour nos péchés » (1 Jn 4, 10). Décidée à suivre l'Agneau partout où Il va, détournée du Carmel par Mgr Gaume qui lui prédit une des missions les plus importantes du siècle L.-Th. cherche à se laisser « *ravir* » par le Sauveur pour qu'Il vive en elle sa parfaite Union au Père céleste.

Cet attrait de l'union lui fera regarder comme un programme le titre générique de *Pieuse Union* des Oblates du Cœur de Jésus :

Union au Cœur de Jésus et par le Cœur de Jésus,

Union à la vie trinitaire

Union des Oblates entre elles sous la devise : « *sint unum* »

Union enfin de tous ceux sur lesquels s'exercera leur influence.

« Notre mission est d'unir »

(à Mme de Buttet 4. 3. 67)

La spiritualité de Louise-Thérèse à travers ses lettres et ses paroles

La Pieuse Union des Oblates est tout simplement ce qu'exprime ce titre :

son but est la plus grande gloire de Dieu

- par la sanctification de ses membres
- par leur zèle pour le salut des âmes

« *Le moyen spécial est la pratique de la vraie dévotion au Sacré-Cœur.* »

(à Mr de Cisse, sans date)

... une famille religieuse destinée à procurer la gloire de Dieu « *par le moyen spécial d'une union parfaite entre ses membres.* »

(à Melle Canteloube 26. 7. 79)

Elle distingue donc vraie et fausse dévotion selon la parole de Mme de Raffin :

« *C'est l'Esprit de la dévotion au Sacré-Cœur qu'il faut étendre, et pour cela, il faut simplifier les pratiques, les laissant telles que la Sainte Église les a établies* »

et considère la dévotion au Cœur de Jésus comme un *moyen* de procurer la gloire de Dieu.

« *La dévotion au Cœur de Jésus est la quintessence de la religion* » (à M. Desgrand 1884)
annonçant la parole d'*haurietis aquas* : « *ce culte est l'acte de religion par excellence* ».

Nourrie » de l'Écriture et des Pères, notre Mère entend le mot « dévotion » dans son sens premier de « *remise totale de soi-même* », réponse à l'amour prévenant du Seigneur manifesté par l'Incarnation du « Verbe de Dieu » qui est Vie éternelle dans le sein du Père.

(Jn 1, 18)

« *Quel ravissant mystère !* »

(à Mme Tresca 31. 12. 64)

L'Oblation au Cœur de Jésus est le moyen d'entrer par Lui, avec Lui, dans la réalité de la vie filiale : nous ne méditerons jamais assez cette union au Cœur de Jésus.

« *Je vis de confiance et d'acquiescement filial à la suradorable volonté de notre Père céleste.* »

« *Unis au Cœur même de notre Divin Sauveur.* »

(dép. Mie-Th.)

« *... petit enfant qui nous appelle à sa crèche pour nous conduire au Calvaire où son Cœur est toujours ouvert. Soyons-le avec Lui comme ses plus petites disciples.* »

(à Marie Seguin 16. 12. 82)

« *... vraiment dévouées à la gloire de Dieu, et toutes consacrées à reconnaître l'Amour du Cœur de Jésus et à le rappeler sans cesse aux hommes qu'Il a rachetés et sauvés... consacrer toutes les heures de notre vie à L'adorer, Le bénir, à réparer, non seulement par la prière et notre union avec Notre-Seigneur, mais encore par un actif apostolat auprès des âmes.* »

(à Mme de Buttet 16. 6. 66)

« *Où cherchons-nous notre sanctification sinon dans l'imitation de Jésus-Christ, dans l'accomplissement de l'adorable volonté de Dieu ? Elle n'est que cela ce me semble.* »

(12. 3. 83)

« *Le chapitre XVII de saint Jean est le chapitre de la Pieuse-Union : il est son code de loi par excellence.* »

(dép. Mie-Th.)

Prière filiale du Sauveur

Vie de	« <i>Le Cœur de Jésus prie sans cesse</i> » (à Mme Tresca 10. 3. 65)
prière	(à propos d'adorer le Saint Sacrement) « <i>c'est l'essence même de notre vocation.</i> »
par le	« <i>C'est aux pieds du Très Saint Sacrement que nous recevons de son Cœur Sacré les grâces nécessaires pour servir les intérêts de sa gloire et aider au salut des âmes dans l'ordre de ses desseins sur nous.</i> » (à Cl-Th. 12. 2. 82)
Cœur	« <i>Quelles radieuses merveilles nous découvre le Cœur de Jésus si nous nous en approchons avec une très humble et filiale confiance !</i> » (à Mie-Th. 9. 5. 80)
de	« <i>La méditation du matin est pour toute âme apostolique la veillée des armes. Les labeurs du jour ne doivent point nuire aux intimes communications qu'une Oblate doit avoir avec Notre-Seigneur. Qu'elle soit consolée ou non, sa vie est là.</i> » (11. 7. 82)
Jésus	« <i>Une Oblate doit demander avec ardeur cet esprit contemplatif car c'est l'essence de sa vocation.</i> » (dép. Mie-Th.)

Maintenant ils savent... et ils ont cru... Jn 17, 7-8

Vie de	« <i>Le Cœur de Jésus a ravi nos âmes. Il faut y vivre par la foi, dans l'amour, avec un complet abandon et l'unique désir d'accomplir sa toute aimable volonté.</i> » (à Cl.-Th.)
foi en	« <i>J'ai prié... pour vous obtenir une parfaite dévotion au Cœur de Jésus, c'est-à-dire une foi profonde en son amour, une reconnaissance généreuse pour ses bienfaits, un dévouement actif pour sa gloire...</i> »
l'amour	(à Mme Tresca 27. 6. 65)
premier	« <i>Je leur voudrais – à ses filles – la foi des premiers chrétiens, une foi intrépide !</i> » « <i>De notre temps on n'a plus la simplicité des temps anciens. Quelle différence il y a entre la vertu qu'on pratiquait du temps des apôtres et celle qu'on trouve actuellement enseignée ! On est dans le formalisme, on juge de la vertu par l'extérieur.</i> » (31. 5. 84)
du Seigneur	« <i>C'est notre devoir de ranimer partout l'esprit de foi.</i> »
Œuvres	« <i>Si vous aviez la foi, vous croiriez à l'amour, vous en feriez les œuvres.</i> »
de foi	

Qu'ils soient un comme nous afin que le monde croie... Jn 17, 21

Apostolat	« <i>Notre mission est d'unir.</i> » (à Mme de Buttet 4. 3. 67)
par	« <i>Bénédissons le Seigneur et glorifions l'amour de son divin Cœur par notre union et notre fidélité.</i> » (à Mme de Buttet 31. 12. 78)
l'union	« <i>Rien n'est plus important que l'union entre nous.</i> » (à Mme Sully-Brunet 7. 8. 77)
entre	« <i>Soyons jalouses de l'unité en tout.</i> » (à Melle Canteloube 14. 12. 77)
nous	

**« Je dis ces choses... pour qu'ils aient en eux-mêmes
ma joie en sa plénitude » Jn 17, 13**

	« <i>Béniissons le Seigneur, c'est mon refrain habituel !</i> »	
	Refrain si habituel qu'elle l'exprime dans presque toutes ses lettres par les simples initiales : « <i>D. s. b. !</i> »	
Joie	« <i>Vivez de la paix et de la joie que donne le Saint-Esprit. Je dis joie d'appartenir au Seigneur, de Le servir... de Lui être unie, ce qui ne veut pas dire que la douleur de Le voir méconnu et offensé abandonne nos âmes, au contraire.</i> »	(à Mme de Baudel 19. 1. 82)
Témoignage	« <i>Suivons Marie avec une joie et une simplicité d'enfant : c'est ma résolution pratique.</i> »	(à Mme Desgrand 30. 4. 84)
	« <i>Que notre vie soit un hymne d'action de grâces.</i> »	
de	Dans son agonie : « <i>Vive la joie !</i> »	(dép. Mie-Th.)
	« <i>Montrez donc au monde la joie d'appartenir à Dieu.</i> »	(dép. Mie-Th.)
la	« <i>Qu'on soit bien convaincu que dans cette maison Jésus habite dans tous les cœurs. La sérénité des âmes unies à Lui est une prédication puissante.</i> »	
joie	« <i>J'ai toujours voulu avoir l'air gai pour montrer qu'on est heureux au service du Seigneur.</i> »	(A.-Mie Desgrand 30. 4. 84)

« Je ne prie pas de les retirer du monde... » Jn 17, 15

	M. Desgrand a noté : « Elle me montrait la Pieuse Union appelée « <i>non point à s'isoler de la société des fidèles, à l'instar des Congrégations mais à la pénétrer.</i> »	
Vie	« <i>Il nous appelle à la vie simple et commune en apparence, dont la perfection n'attire que son divin regard.</i> »	(à Cl.-Th. 3. 4. 70)
de simplicité	« <i>Vivre en famille, d'une douce vie religieuse très simple, ayant Nazareth devant les yeux et la très Sainte Vierge pour modèle.</i> »	(à Mme de Buttet)
	« <i>Suivre Marie, Mère de Jésus, avec les saintes femmes, c'est notre vocation.</i> »	(à Mie-Th. 9. 5. 80)
Nazareth	« <i>Le Bon Dieu m'a donné l'amour de Nazareth et la persévérance, j'y tiens.</i> »	(à Cl.-Th. 31. 1. 81)
	« <i>Notre voie est simple entre toutes... Restons dans la simplicité de notre faiblesse : aimons Dieu notre Seigneur et tout ce qu'Il aime, tout est là.</i> »	(à Mme de Curzon)
	« <i>Restez bien dans votre simplicité, à Nazareth... Ne cherchez pas à imiter les autres Congrégations : ce n'est pas votre affaire.</i> »	(26. 6. 85)
	« <i>Nous avons toujours trop lorsque nous regardons Bethléem ou Nazareth.</i> »	

« Je ne prie pas pour eux seulement mais pour ceux-là aussi qui, grâce à leur parole croiront en Moi. » Jn 17, 20

Servir « Nous sommes, par notre vocation même, préparées à aider les œuvres diocésaines et paroissiales. » (à Melle de Waldeg 82)

l'Église « Servir le Sauveur, servir l'Église, ce qui est tout un, dans les sentiments d'une foi pure et simple et d'un dévouement respectueux et filial. » (à Mme Tresca 12. 68)

en « Il faut que les Oblates soient si dévouées aux œuvres paroissiales... que les pasteurs ne les prennent pas pour des âmes entichées de leurs œuvres particulières. » (à Mme Sully-Brunet 31. 10. 78)

servant « Que Notre-Seigneur et son Divin Père soient glorifiés, les âmes enseignées par nous à les connaître, et toutes nos ambitions seront remplies. » (à Melle Canteloube 10. 11. 85)

nos frères « Nous sommes venues pour servir les âmes, non pour les dominer, même dans de bonnes intentions. » (à Cl.-Th. 12. 2. 82)

c'est « Porter le Christ, porter le Christ aux âmes... Le faire naître dans les cœurs, Le faire grandir ! Quelle pensée ! Et c'est ma vocation. » (à Mme Desgrand 01. 84)

réparer « Vous instruirez les pauvres petits enfants. Ah ! Quelle œuvre ! Quelles délices pour une Oblate que d'apprendre à tous à aimer Jésus-Christ ; car Le connaître, c'est L'aimer, à moins d'être insensé. » (à Mme Tresca 22. 11. 84)

« Que le nombre et l'importance de nos œuvres pour le bien dans l'ordre de la divine volonté, soit une réparation continuelle unie à celle du Cœur Sacré de Jésus, réparateur par excellence. » (à Mme de Curzon 14. 11. 79)

« ... pour que l'amour dont Tu m'as aimé soit en eux et Moi en eux. »

Jn 17, 26

« Je dirai « Par cela même qu'une âme s'offre à Notre Seigneur par amour pour Lui, pour honorer et faire honorer son amour, elle est par le fait même réparatrice. » (copié par M. de Cissey, sans date)

j'ai « Ama et fac quod vis : je ne sais pas le latin mais je sais ce que cela veut dire. » (à Melle Montargis 12. 2. 76)

aimé » « Tout est dans l'amour, ma petite. » (à M. Desgrand)

« Jésus mon Tout. » (dernières paroles)

« Vivons toujours dans l'Ita Pater d'un cœur vraiment filial. »

(à Mme de Curzon 18. 6. 77)

SOUVENIRS DE M. MARIE-PAUL MAUPETIT

Retour aux Sources II

Note biographique sur M. Marie-Paul

Les archives de la Maison-Mère ont conservé la dernière page d'une lettre du P. Deschamps, S.J. à Louise-Thérèse. Il y écrit :

« Mademoiselle Maupetit remplit dans les bureaux de son père et de son frère – grands fabricants de liqueur – la place d'un teneur de livres de 2 000 F. C'est vous dire quelle femme d'affaires vous aurez là (1). A mon avis, elle en a fait assez, elle a assez cédé à ce qui fut un ordre de Mgr lui-même (2), elle a assez servi ses parents, - sans oublier jamais Jésus-Christ – au point de ne pas même prendre la plus petite part aux fonctions des Zélatrices ; il faut qu'elle se livre tout entière au Cœur de Jésus ! »

La vocation de M. Marie-Paul a été dépeinte aux pages 350 à 352 des « Souvenirs », qui donnent la date de sa première rencontre avec Louise-Thérèse, le 18 août 1880. Elle était présentée par un mot de son directeur, le P. Lamy, S.J.

« Limoges, 18 août 80 : Mademoiselle, Pax Christi...

Vous avez devant vous une âme droite, simple, et – soit dit entre nous – d'une grande portée ; je la croix appelée à faire beaucoup de bien partout où Dieu la placera... »

- (1) la même année, cette « femme d'affaires » avait noté à la fin d'un minutieux règlement de vie chrétienne : « Mon devoir d'état étant le commerce présentement, je veux m'y appliquer avec courage et résignation, surmontant, pour accomplir la volonté de Dieu, toutes les répugnances qu'il m'inspire. J'y appliquerai tout mon travail et toute mon intelligence avec une scrupuleuse exactitude.
- (2) M.M.P. a raconté elle-même comment son père avait obtenu de l'Évêque de Limoges de faire interdire à sa fille l'admission chez les Filles de la Charité.

Voici sa première lettre à L.-Th. au retour de Nérís :

« A.M.D.G.

Mademoiselle,

Quoique je ne sois point encore rentrée à Limoges, je ne sais résister au besoin que j'éprouve de vous dire merci avec le cœur pour l'accueil que j'ai reçu chez vous. Mon voyage entrepris avec tant d'émotions a été heureux sous tous rapports ; j'y ai ressenti d'un bout à l'autre la protection et l'intervention de Dieu...

Tout ce que j'ai vu et entendu à Nérís est gravé dans mon âme et je l'étudie sérieusement devant Dieu. Je n'ai pourtant pris aucune résolution, craignant que cet enthousiasme du moment ne soit une illusion. Je réserve au P. Lamy le soin des conclusions pratiques parce qu'il a mission de me conduire à Dieu, de me faire connaître sa volonté. En attendant, je sens croître en moi le désir violent d'entrer entièrement au service de Dieu, d'être utile à sa gloire et à l'Église dans les circonstances actuelles.

J'éprouve le vrai besoin de travailler au bien des âmes pendant que tant d'autres agissent pour leur perte.

J'ai compris votre œuvre, je crois, elle répond à toutes les aspirations de mon âme, et mes 13 années de pénible attente me semblent peu de chose maintenant pour acheter un tel bonheur... »

Le 11 novembre de cette année 1880, elle écrit :

« A.M.D.G.

Limoges, 11 novembre 1880

Mademoiselle,

La chose est décidée, je pars pour Montluçon samedi matin... Ma vie ne sera pas assez longue pour payer à Dieu la dette de reconnaissance que je Lui dois... »

Sa vie ne devait pas, en effet, être longue, quoique prodigieusement remplie : formée par Louise-Thérèse en personne, elle en recueillait les leçons parfois vigoureuses et en faisait profiter les absentes par une correspondance assidue.

Après la mort de Louise-Thérèse, son esprit de foi la conduit à s'ouvrir aussi simplement à Claire-Thérèse qu'elle le faisait avec la « sainte Mère ».

Souvent seule valide à Montluçon – du moins le faisait-elle croire – tandis que notre Mère Claire-Thérèse et son Assistante séjournaient à Lyon ou à Paris, couraient à Rome pour la vie de la Pieuse-Union, elle veillait sur la régularité de la maison, sur chaque membre de la communauté, sur les caractères, sur les santés, sur la vie religieuse profondément vécue.

Ses lettres nous montreront que la « femme d'affaires » annoncée a su offrir inlassablement et sans jamais se dépitier, toutes les initiatives de son ardeur et de son intelligence à l'autorité supérieure, comme elle a travaillé jusqu'à sa mort presque subite, à dominer par l'esprit d'obéissance ce qu'elle découvrait en elle de trop personnel.

Dans le récit qu'elle écrivit par obéissance, M.M.P. après avoir évoqué l'histoire de sa vocation, continue :

« J'arrête ici mes souvenirs personnels, car je ne veux pas parler de moi, c'est de notre sainte Mère que je veux retracer le souvenir.

Je veux dire ce qu'elle a fait pour la P.U. et pour moi pendant les trop courtes années que j'ai passées près d'elle. Le bienfait incomparable de sa direction ne doit pas être un trésor caché et enfoui ; je dois faire bénéficier mes sœurs de l'avenir, de tout ce que j'ai reçu de cette Mère Vénérée. »

Les pages qui suivent, tirées de ces souvenirs, sont donc l'écho le plus fidèle et le plus autorisé des enseignements de N.M. Louise-Thérèse. Puissions-nous, en les méditant, nous pénétrer davantage des richesses spirituelles de notre famille religieuses.

I Mission et esprit de la congrégation

Voici comment Louise-Thérèse explique à Mère Marie-Paul la Mission de la Congrégation :

« Nous sommes, dit-elle, une société d'âmes choisies par Notre-Seigneur, pour Le faire régner dans le monde, par la dévotion au Sacré-Cœur. A cette heure de grande défaillance dans la foi, Notre-Seigneur appelle à Lui, un petit nombre de femmes chrétiennes, pour porter son Cœur et Sa Loi dans la société qui ne Le veut plus. C'est notre rôle à nous, petites Oblates, voilà pourquoi nous n'avons pas d'habit spécial : nous devons aller partout où la gloire de Dieu nous appelle. »

Et ailleurs : « L'Oblate est la Carmélite du monde, c'est sa vocation de glorifier Dieu, de Le faire connaître et aimer, mais surtout de réparer cette gloire outragée. Toutes nos

œuvres doivent tendre à cela et rien qu'à cela. Nous ne sommes ni hospitalières, ni institutrices, ni catéchistes, nous le serons s'il plaît à Notre-Seigneur. Mais nous sommes les Oblates de son divin Cœur, c'est-à-dire les propagatrices et les réparatrices de sa gloire, par les œuvres de l'Amour. »

Si Notre Mère a pu dire : *« Mon vœu au Sacré-Cœur a fait ma vie »*, nous pouvons ajouter : *« Ce vœu, la plus complète et la plus parfaite manifestation de la dévotion au Sacré-Cœur a fait la vie de la Pieuse Union et la vie de nos âmes. »*

La dévotion au Sacré-Cœur telle qu'une Oblate doit l'embrasser se présente sous une double forme :

1) **la dévotion intérieure**, qui est la donation de soi-même, l'entière soumission à la volonté divine, et l'imitation continuelle de Jésus fait homme pour nous. Ceci est la base : de là découlent l'éminence des vertus religieuses et le zèle apostolique. C'est en étudiant le Cœur de Jésus que l'Oblate l'aimera et réalisera les desseins de ce divin Cœur : Le faire régner en soi avant de Le faire régner dans les autres.

2) **la forme extérieure** doit être l'écoulement de la forme intérieure et ne doit point la précéder. L'Oblate doit adopter diverses pratiques extérieures pour manifester son amour pour le Cœur de Jésus et pour le faire aimer ensuite.

Les titres et sous-titres n'apparaissent pas dans l'original.

II Orientation spirituelle

Je me rappellerai toujours, écrit M.M.P. comment N.M. me montra le chemin de la perfection pour une Oblate. *« Se livrer à Dieu et Le laisser faire, suivre son action et ne jamais la contrecarrer ni en précédant la grâce, ni en lui résistant ; une Oblate peut aller jusqu'au sommet de la perfection en suivant l'appel divin. Il n'y a pas de limite, parce que l'amour est infini. La P.U. est une vie d'amour ; elle favorise tous les attraits, comme l'amour unique en lui-même est multiple en ses formes et ses manifestations. »*

Ce don de soi à l'amour s'accomplit dans un climat de liberté :

« La P.U. n'est pas une société qui doit ressembler à toutes les autres. Toutes les âmes ne doivent pas entrer dans le même moule comme au Sacré-Cœur ou à la Visitation, mais nous devons en vue de notre apostolat multiple en ses formes, utiliser à la gloire Dieu, tous les attraits, toutes les aptitudes, tous les talents et même les tempéraments de chacune. De là une direction spéciale à chacune, une nourriture proportionnée aux forces spirituelles et aux degrés de grâce et de vertu.

Et, à propos de la Communion :

« Entre Jésus et l'Oblate, il n'y a pas de barrière. Chaque âme va où l'Esprit la mène, l'amour est son seul guide. » M.M.P. commente : *« Je ne puis dire combien cette spiritualité qui est vraiment l'esprit de la P.U. a dilaté mon âme et répondu à tous ses besoins et aspirations. »*

III Caractéristiques de l'Oblate

Esprit de foi : en premier lieu, N.M. nous enseignait l'esprit de foi ; c'est la base de la perfection religieuse autant que chrétienne. Pour cela, notre Mère n'avait pas besoin de nous tenir de longs discours, elle n'avait qu'à dire : *« Voyez et faites ensuite. »*

Chez elle la foi était vivante, ses paroles n'étaient que l'explosion de son ardente foi. C'était le flambeau qui éclairait et dirigeait toutes ses œuvres. *« Je ne comprends pas grand-chose, nous disait-elle, spirituellement, à la piété moderne, je n'estime et je ne connais que la*

foi antique. Je ne suis pas de mon siècle, je suis de celui de Notre-Seigneur. » Elle aimait vivre et à nous faire vivre avec elle au temps des apôtres ; c'est le temps des Oblates, le temps de la foi et de l'Amour. Nous devons être les filles de la primitive Église, croyantes et agissantes comme elles. »

Elle avait pour l'Évangile une sorte de passion : « *Ce Livre, c'est ma vie.* » Aussi, elle l'apprit par cœur en totalité. « *Avec la richesse de ma mémoire, disait-elle, c'est l'aliment de ma foi et de mon amour. Je n'ai que des jouissances de ma foi, rien ne me rebute mais tout me console et me réjouit.* »

Crainte de Dieu : de sa grande foi naissait un sentiment qu'elle nous inculquait à toutes : la Crainte de Dieu. C'est le don de Dieu le plus nécessaire et le plus méconnu ; aussi elle n'était jamais plus éloquente que lorsqu'elle nous prêchait cette sainte Crainte. « *C'est là une fleur de la foi, elle conduit à l'amour. Demandez-la à Dieu, mes filles, car il y a peu d'âmes qui la possèdent, cultivez-la, accroissez-la en vous, c'est le meilleur souhait que je puisse vous faire. On ne peut calculer la gloire que nous rendrions à Dieu, si nous le craignons davantage, non de cette crainte humaine qui est l'héritage d'Adam, mais de cette crainte divine, comme celle de mon grand David.* » Et là-dessus elle nous citait des passages entiers du Roi Prophète : « *Heureux l'homme qui craint le Seigneur et qui met sa joie dans ses ordonnances. Son nom est saint et redoutable : la Crainte est le commencement de la sagesse.* » (Ps. 3) « *Le Seigneur est près de ceux qui l'invoquent dans la vérité ; il accomplira les désirs de ceux qui Le craignent...* » (Ps. 145)

Humilité : de la formation de ses filles : N.M. n'avait rien tant à cœur que de déraciner en l'âme de ses filles le venin de l'orgueil, pour y implanter l'humilité. « *Soyez humbles, nous répétait-elle, ou renoncez à la Pieuse-Union* ».

Lorsqu'elle trouvait en quelqu'une de ses filles une vraie tendance à l'humilité elle jubilait et se mettait à l'œuvre pour aider cette âme à se plonger dans cette incomparable vertu.

« *Rarement, disait-elle, j'ai trouvé des âmes assez courageuses pour se laisser humilier, cependant il n'y a pas de vraie sainteté sans cela ; une Oblate qui n'est pas humble est un non-sens.* »

Elle eut le bonheur de rencontrer une âme généreuse qui se livra, qui s'abandonna à sa direction sans aucune réserve.

« *Voilà le type de l'Oblate, sa sainteté est le triomphe de l'humilité. Elle m'a laissée faire, et j'ai pu la modeler selon le divin modèle* » ; et dans son langage expressif elle ajoutait : « *lorsque je voulais instrumenter cette âme, si j'enfonçais un clou dans mon amour-propre, elle prenait le marteau et tapait dessus.* » Que de fois elle m'a proposé d'imiter cette fille chère à son cœur. Oh ! Que j'aurais voulu faire comme elle, me laisser pétrir, aplatis et réformer ; j'en sentais toute la nécessité et Notre Seigneur me faisait la grâce d'aimer dans le fond cette forte direction qui, voyant tout, comprenant tout, attaquait toujours avec tant de justesses tous les points faibles... Mais mon excessive sensibilité trahissait toujours mon orgueil et N.M. me voyant trop faible et trop lâche, s'arrêtait : « *Voilà ce qui me paralyse, me disait-elle, et empêche mon action sur vous... Oh ! Qu'une âme qui se laisse impressionner trop fortement sur la question d'amour propre, se fait tort à elle-même et nuit à son avancement.* »

dans les œuvres : la devise qui peignait le mieux N.M. en son humilité était celle-ci : « *plus être que paraître* ». Elle la réalisa si bien qu'elle prenait toujours la peine et les difficultés des œuvres pour elle-même, et se retirait ensuite à l'ombre pour en laisser toute la gloire aux autres. Jamais elle n'estampilla ses œuvres, elle ne chercha en tous ses travaux que la gloire de Dieu seule.

« *Oh ! Que j'aime peu la mousse dans les œuvres de Dieu, cela lui est aussi odieux que le tambour et la trompette du pharisien* ». Dieu se plaît à élever les humbles. Son Evêque rendit hommage à son zèle et à la fécondité de ses travaux en une circonstance bien solennelle.

C'était à la fin d'une retraite pastorale, présidée par Monseigneur, tout le clergé de moulins était réuni en séance. Un des curés, doyen du diocèse, fut chargé du discours de clôture. Pour sortir un peu des banalités, des félicitations et compliments habituels, cet ecclésiastique eut la belle pensée d'exposer devant tout le clergé, toutes les grandes œuvres qui illustraient le long épiscopat de sa Grandeur. C'est ainsi que successivement il nomma : l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur, l'adoration perpétuelle, l'œuvre des églises pauvres, les conférences de St Vincent de Paul, les missions diocésaines, les asiles de charité pour les orphelines, etc... Chacun applaudit à ce discours mais Monseigneur reprit aussitôt : « Mon cher curé, je vous remercie de votre bonne intention ; mais retranchez la bonne moitié, pour ne pas dire les deux tiers de tout ce que vous venez de m'attribuer et portez-le à Mademoiselle de Maignac. C'est à elle que doit en revenir la gloire et le mérite, elle a été mon bras droit en presque toutes mes œuvres ». Je tiens ce récit du bon curé lui-même qui était tout heureux de me rapporter les paroles louangeuses de Monseigneur.

dans le gouvernement : L'humilité de N.M. était surtout touchante dans le gouvernement de la P.U. Nous fûmes à même de la voir de bien près au moment de la rédaction de nos Constitutions. Quoiqu'elle eût la lumière et la grâce, elle était si pleine de méfiance d'elle-même qu'elle soumettait ses idées comme l'eût fait un enfant ; elle n'imposait pas sa manière de voir et sacrifiait facilement ses idées les plus chères. Lorsque le R.P. Gautrelet opposait son sentiment au sien, elle ne luttait que dans la prière et c'était son meilleur et plus sûr moyen de succès. Il arriva, en quelques articles, que son opinion ne prévalut pas ; elle céda sur le champ, en disant cette admirable parole : *Eh bien ! S'il plaît à Dieu, on y reviendra plus tard ; avec l'expérience, Dieu donnera une nouvelle lumière* ». Effectivement, on fut toujours obligé de revenir à sa pensée première.

Le départ de ses chères anciennes, que N.M. dut renvoyer l'une après l'autre en fondation, la priva de ses meilleures conseillères qui étaient à la fois l'appui de son cœur et sa sécurité complète.

Tout en prenant par lettres l'avis de ses premières filles, elle voulut avoir près d'elle son jeune Conseil, comme elle l'appelait. Elle le choisit parmi ses filles nouvelles venues ; nous étions de vraies enfants près de cette Mère de sagesse consommée. Nous étions confondues devant l'humilité de N.M., nous soumettant ses décisions et nous demandant notre appréciation sur telle ou telle affaire importante. « *C'est pour vous former, mes filles* » disait-elle. C'est ainsi qu'elle voilait sa défiance d'elle-même et son amour de la dépendance. Lorsque quelqu'une d'entre nous ne comprenait pas sa pensée et n'entraînait pas dans le plan qu'elle jugeait le meilleur, loin de s'en fâcher et de chercher à la gagner à son avis, elle disait humblement : « *La résistance ou l'opposition de telle sœur me rend service, elle m'oblige à étudier la question, sous une forme qui peut-être m'aurait échappé, et grâce à elle je serai plus instruite* ».

Rien ne coûtait moins à N.M. que de revenir sur une détermination prise, lorsqu'il lui était prouvé que la gloire de Dieu serait plus aisément procurée ; elle renversait volontiers ses projets sur le simple avis de ses conseillères. Il n'y avait que lorsque la volonté de Dieu lui était clairement manifestée, qu'elle restait ferme dans sa décision, quelque dommage que cela pût lui procurer : « *Il n'y a personne de moins entêté que moi, disait-elle, par nature j'aime l'avis des autres et mon bonheur est de céder.* »

L'histoire de sa vie relatera pour sa gloire les terribles épreuves par où elle passa pour avoir le bonheur de céder, c'est le triomphe de son humilité.

dans la reconnaissance de sa pauvreté : Un des traits de l'humilité de N.M., que j'avais le plus de peine à imiter, était de se déclarer pauvre et de quêter pour ses pauvres orphelines. Elle avait pour cela un don touchant, et quoi qu'il lui en coûtât, elle se faisait mendicante et ne négligeait point les intérêts de ses enfants. Une année, N.M. me chargea de la loterie annuelle, j'obéis, mais j'étais toujours saisie et tremblante lorsqu'il fallait aller offrir

nos cahiers et demander des lots. Une fois le courage me manqua et je revins sans avoir osé articuler ma demande. N.M. me reprit de cette fausse timidité. « *C'est un fruit de l'orgueil, me dit-elle, la véritable humilité ne redoute pas un refus lorsqu'elle demande au nom de Dieu. L'humilité et la pauvreté sont les gardiennes de nos cœurs.* »

Je note ici un trait qui est peut-être un hors d'œuvre mais qui me revient à la mémoire. Une de nos sœurs, un peu curieuse et raisonneuse, passait son temps, lorsqu'il y avait de grands travaux dans la maison, à inspecter les ouvriers et à donner son avis sur tout, ne trouvant rien de bien fait. Un jour qu'elle se plaignait à N.M. de l'incapacité des maçons et entrepreneurs et aussi de celle qui était chargé de les surveiller, N.M. eut égard à son ignorance en pareille matière la sermonna tout doucement : « *Tenez, ma bonne Sœur, ne vous chagrinez pas tant, faites comme moi : comme je ne sais rien faire, je confie prudemment nos bâtisses aux architectes, nos santés aux médecins et nos lessives à Sr X ; dormons tranquilles vous et moi et restons humblement dans la sphère où Dieu nous a placées.* »

Lorsque, pour obtenir quelques écrits de N.M., nous lui objections l'exemple de Ste Thérèse, elle nous répondait avec son humilité : « *J'ai bien assez d'imiter Ste Thérèse en ses vertus sans la copier en ses travaux. Et puis, ne savez-vous pas que c'est la pénitence la plus héroïque qu'elle ait faite, que d'écrire tout ce qu'on lui a commandé d'écrire. Grâce à Dieu N.S. me donne une tout autre pénitence ; je suis si bien partagée en ceci, que je n'en demande pas une autre : la mienne me suffit.* »

Simplicité : en général : à son humilité N.M. joignait une remarquable simplicité. C'est ce qui attirait en elle à première vue. Elle estimait beaucoup cette vertu et la considérait en quelque sorte comme la pierre de touche d'une bonne vocation pour la P.U. Me parlant un jour d'une novice qui venait d'arriver elle me dit : « *Celle-ci est faite pour nous parce qu'elle est simple, c'est un signe de persévérance dans notre vocation.* »

dans la piété : « *Aimez les choses simples et ordinaires dans vos dévotions ; faites-les comme tout le monde ; les singularités ne sont pas les voies de Dieu, elles flattent l'amour-propre secret et profitent peu pour l'âme.* »

dans sa conversation : l'aimable simplicité de N.M. rayonnait surtout dans ses entretiens intimes avec quelques-unes de ses filles. Celles-ci ont eu les trésors de cette délicieuse expansion, ce qui leur a permis de conserver, tant de choses utiles et charmantes pour les Oblates de l'avenir.

dans sa conduite et son style de vie : la simplicité n'était pas seulement dans ses entretiens, elle se manifestait surtout en ses actes. Quelle bonne école pour devenir sainte, que de vivre près de N.M. Tout ce qui était à son usage devait avoir le cachet de la simplicité, rien qui sentît la recherche, dans les moindres objets comme dans les plus considérables.

« *Soyons simples, mes filles, ne nous départissons jamais de cette vertu qui est nôtre comme étant celle du Cœur de Jésus.* »

N.M. avait cependant un goût exquis et une nature toute artiste aussi ; elle ne pouvait souffrir le défectueux, le bizarre, le difforme en quoi que ce soit. Elle recherchait le beau en tous les détails, elle harmonisait toutes choses et voulait que tout fut correct et convenable.

Nous nous étonnions parfois de lui voir mettre un soin si grand dans le choix des nuances, des dessins : « *L'ordre et le bon goût, nous disait-elle, sont un genre d'apostolat qui réussit toujours. Que d'âmes on attire par ce seul appât...* »

dans le costume : quoique N.M. n'ait jamais voulu pour ses filles le costume religieux proprement dit, elle voulait toujours une mise religieuse au milieu du monde. Pour bien nous former en cela, elle s'astreignait à choisir elle-même nos costumes et à nous vêtir

selon son goût de simplicité et parfaite convenance. Autant elle fuyait le luxe, la vanité, autant elle blâmait la singularité, la négligence, le laisser-aller. Sa maxime était qu'une Oblate ne doit jamais se faire remarquer et attirer les regards, soit en trop bien soit en trop mal mais passer inaperçue : « *Notre pauvreté ne doit pas être extérieure, ce n'est pas au soleil qu'elle doit briller ; soyons pauvres en réalité, mais au-dedans.* »

Je n'ose aborder le chapitre de la charité, il est trop vaste, je m'y perds et, quand j'aurais écrit des volumes, je n'aurais pas tout dit. C'est en cette vertu que N.M. rayonnait aux yeux de tous. Ce fut son lien d'attraction par excellence. Volontiers elle nous redisait comme St François de Sales : « *Soyons les plus petites et les plus effacées dans l'Église mais soyons les premières dans l'amour du Cœur de Jésus* ».

L'amour du prochain était le rejaillissement de son amour pour Dieu. Personne ne sut aimer plus qu'elle ; sa vie était charité. Le peuple lui-même lui rendait hommage, quoique depuis plus de 30 ans elle ne se fut pas montrée en public. Un jour, me trouvant dans un magasin de la ville, une personne entra pour demander l'adresse de Melle de Montaignac : « Oh ! lui fut-il répondu, demandez à qui vous voudrez dans la ville, tout le monde vous renseignera ; personne ne la voit mais chacun la connaît, elle est si charitable ».

Affection maternelle : Ayant puisé largement aux vraies sources de l'amour, N.M. répandait sur ses filles des flots de tendresse et de dévouement. Sa première opération était de gagner leur cœur et cela fait, elle aimait et elle se donnait. Tout en surnaturalisant toutes ses affections, N.M. aimait naturellement et ne voilait pas sa tendresse sous une réserve de froideur rebutante ; elle entourait son affection de démonstrations sensibles et touchantes. Rien ne m'a fait comprendre l'esprit de la P.U. comme de voir de près combien N.M. savait aimer, savait compatir, se préoccuper et souffrir même pour le prochain.

En quittant nos familles, nous retrouvions aussitôt en N.M. le centuple promis par le Seigneur. Nous trouvions en ce cœur maternel le trésor de toutes les tendresses.

Nos défauts ne la rebutaient pas et n'altéraient point son attachement. « *C'est parce que je vous aime que je m'impose la souffrance de vous former et de corriger les défauts de votre nature* ». Il n'est pas une de nous qui ne se rappelle la charité débordante de N.M. lorsqu'elle réprimait les imperfections de ses filles ; après la leçon ferme et bien méritée, suivait l'explosion de sa tendresse ; si d'une main vigoureuse elle avait abattu l'orgueil ou la volonté propre, de l'autre elle relevait, mettait le baume de son cœur sur la blessure vive. Quelle grâce Dieu nous a faite en nous donnant cette direction si sanctifiante et se réconfortante...

Union des cœurs : Après nous avoir aimées jusqu'à l'excès de ses forces, jusqu'au sacrifice de son repos et de sa santé, N.M. nous apprenait à nous aimer entre nous. Que de fois elle nous commenta le XVIIe chap. de st Jean, où se trouve écrit tant de fois notre Unum sint.

« *C'est le chapitre de la P.U.*, disait-elle, *c'est son code de lois par excellence* ». Pendant les premiers mois de mon noviciat, chaque jour à midi, elle nous réunissait toutes autour d'elle. Elle profitait des courtes heures où elle pouvait quitter son lit, pour nous grouper toutes et nous unifier en nous réjouissant, comme elle le disait. Elle nous montrait ce que devait être une famille religieuse qui s'appelait la Pieuse Union. Après s'être intéressée à chacune en particulier, elle nous faisait prendre part aux joies et aux tristesses les unes des autres, elle mettait en commun tous nos sentiments et nous initiait à cette vie de paix et d'union qui doit être la nôtre. Elle cherchait à créer en nous, venues de tous les coins de la France et qui ne nous connaissions pas hier, la plus douce intimité. Lorsqu'elle remarquait un peu de gêne et de timidité entre nous, N.M. y remédiait avec son cœur et son habileté, elle appelait devant elle les deux concentrées et, brisant elle-même la glace, elle les forçait à sympathiser et à se dévouer immédiatement l'une pour l'autre. Pour arriver à nous fondre plus rapidement, N.M.

avait des procédés ingénieux ; elle imaginait une sortie extraordinaire et nous disait : « *Allons, pendant ce temps faites connaissance et aimez-vous tendrement.* » Tout en nous portant les unes vers les autres par un mutuel attachement qui excluait les amitiés particulières, N.M. voulait cependant créer des liens plus intimes avec quelques-unes qu'elle sentait portées aux mêmes attraites et aux mêmes idées dans leur vocation d'Oblates. C'est ainsi qu'elle nous faisait correspondre plus intimement avec telle ou telle pendant une absence, ou qu'elle nous confiait un travail commun qui devait nous rapprocher et mettre plus de communication entre nos âmes. Celles d'entre nous qui ont été ainsi liées, unifiées par N.M., en connaissent la raison à cette heure ; ce n'était point pour rapprocher nos cœurs seulement, mais pour fusionner nos âmes en vue de la P.U. de l'avenir. Tout en jouissant de cette pure et forte affection, nous sentions quel devoir elle nous imposait : c'était le faisceau de roseaux qui devenait une colonne dans notre Unum sint.

Apostolat infatigable et discret : la vie de l'Oblate, étant une vie mixte composée de prière et d'action, doit joindre à l'esprit d'oraison l'esprit apostolique. N.M. ne cessait de nous ramener à ce double but de la P.U. : glorifier Dieu et sauver les âmes par la dévotion au Cœur de Jésus. Elle ne vivait que pour cela et ne comprenait pas une Oblate si elle n'était dévorée de zèle ardent.

Pour se faire une idée du vrai zèle, il n'y avait qu'à contempler N.M. en tous les actes de chacune de ses journées. Je ne remonterai pas aux principaux actes de sa vie où elle fit éclater un zèle incomparable pour tous les intérêts du Cœur de Jésus, je me bornerai à ce que j'ai vu dès les premiers jours de mon noviciat et les quelques années qui l'ont suivi.

Après une oraison fidèlement faite à la première heure du jour, malgré les souffrances, on peut même dire les tortures de la nuit, elle se livrait à l'action avec une sainte joie : « *Quand on a le bonheur d'être au service d'un si doux Maître on ne se repose pas...* »

« *Le zèle qui vient de Dieu, est fort comme l'amour, il est à l'abri de toutes les difficultés de ce monde, rien ne l'arrête.* »

Cependant, avec la constance et la ténacité du zèle, N.M. voulait la discrétion, la modestie, le silence. Lorsqu'elle lisait dans certaines publications, des récits d'œuvres éclatantes et merveilleuses, elle gémissait et nous disait : « *C'est le chantage du pharisien plus que le zèle de Notre Seigneur. N'imites jamais cela, mes filles, n'enregistrez pas vos œuvres de zèle, ne les publiez pas ; s'il y a un peu d'édification pour le prochain, il y a beaucoup de vanité et d'amour propre : c'est l'esprit du monde plus que l'esprit de l'Oblate.* »

IV Exercices spirituels

Introduction : Je demandais un jour à N.M. pourquoi, dans la P.U. il n'y avait pas tous les autres exercices de piété qu'on voyait dans les autres congrégations religieuses. N.M. m'en donna aussitôt l'explication et je m'en déclarais très satisfaite.

« *Comme la Compagnie de Jésus, nous sommes vouées à la vie apostolique, me dit N.M., nos œuvres de zèle sont multiples et nous mettent perpétuellement en contact avec le prochain ; voilà pourquoi nous ne pouvons être assujetties à de longues heures de prière vocale. Cela entraverait notre mission... Pour une Oblate la prière doit être continue. Elle doit se donner, s'immoler ; elle doit sans cesse réparer la gloire de Dieu outragée... L'amour est la forme de cette prière continue. Le Cœur de Jésus nous veut ainsi. N'envions pas les autres Instituts : si nous sommes fidèles à l'amour et à la réparation, nous avons la meilleure part.* »

Oraison :

*Fondée
sur
l'Amour*

liturgique

*libre de
ses
méthodes*

*orientée
vers
l'imitation
du
Christ*

L'exercice par excellence que N.M. apprenait à ses filles était l'oraison. Elle faisait jaillir dans son âme la flamme vive de la sienne, elle me racontait tout ce qu'elle avait dit à Notre Seigneur pendant son heure d'oraison. Ses discours avec le Divin Bien Aimé étaient si simples, si aimants, si pleins de confiance et d'abandon, que rien d'aussi délicieux n'avait frappé mes oreilles. N.M. vivait de l'esprit de l'Église et n'en sortait pas ; chaque temps, chaque fête lui inspirait ses sentiments, ses impressions diverses, mais elle ramenait tout à l'amour. Oh ! Que j'avais besoin de passer par cette école pour savoir ce que c'est que d'aimer Dieu, de Lui parler et de vivre de Lui. Mon amour, mon dévouement pour la sainte Église se fortifiait et s'embrasait. N.M. n'imposait aucune méthode d'oraison, ne voulant pas en cela nuire au travail de Notre Seigneur dans les âmes. *« C'est son ouvrage de vous dire par quel chemin Il veut que vous alliez à Lui »*. Cependant pour les commençantes comme moi, elle indiquait et conseillait la méthode de St Ignace comme la plus rationnelle, la plus simple et la plus expérimentée. Je pratiquais St Ignace depuis longtemps mais mal, je me contentais trop de l'exercice de la mémoire et de l'entendement, mais pas de celui de la volonté. N.M. me fit changer de route... *« Vous avez trop nourri votre jugement au détriment de votre cœur, me disait-elle, c'est cette dernière faculté qu'il faut développer et exercer maintenant. Cessez de raisonner et de bâtir le fondement, élevez l'édifice en imitant Jésus-Christ en tous ses actes et ses sentiments. Prenez le véritable esprit de Notre Seigneur c'est notre unique perfection »*. N.M. me traça pour arriver à ce but une méthode qui m'aida puissamment à mieux marcher dans la bonne voie. *« En chacun de vos actes habituez-vous à voir Notre Seigneur présent devant vous et dites-Lui : "Doux Maître, si vous étiez à ma place en cette circonstance, que feriez-vous ? Que penseriez-vous ? Que diriez-vous ?" Et Notre Seigneur ne vous refusera ni sa lumière, ni sa grâce pour agir comme Lui. C'est là tout le but des exercices de St Ignace, et tant que l'on n'y arrive pas on est dans l'illusion »*.

Vie nourrie de l'Écriture : Cependant elle aimait la Ste Écriture par-dessus tout et, suivant l'âge et la capacité de ses filles, elle en conseillait l'étude : *« David a fait les délices de ma vie, disait-elle souvent, avec lui et Ste Thérèse j'aurais été au désert »*.

*Maîtres
de
vie
spirituelle
Sainte
Thérèse*

Son attrait pour le Roi-Prophète était proverbial dans sa famille ; aussi, lorsqu'on la voyait plus recueillie et méditative, ses frères lui demandaient malicieusement : *« Que dit donc David aujourd'hui ? »* Quant à Ste Thérèse elle se l'était identifiée, elle ne pensait plus que par elle et ne parlait et n'écrivait que par elle. Elle s'absorbait tellement dans sa sainte que souvent elle en oubliait tout le reste, voire le manger et le dormir ; aussi, lorsque sa sainte tante la voyait un jour plus pâle que de coutume, elle en accusait Ste Thérèse et se faisait apporter tous les volumes de ses œuvres, jusqu'à ce que sa nièce eût repris un peu de vie et de santé. A l'époque où j'ai connu N.M. elle n'avait plus besoin de lire Ste Thérèse, elle la savait par cœur, aussi elle en faisait des citations ravissantes, toujours appropriées aux sentiments de son âme et aux besoins de la mienne. Cependant elle avait toujours sur sa table près de son lit le recueil des lettres de Ste Thérèse : c'était son unique et invariable distraction : *« cela me récrée et me repose, la pauvre nature a*

besoin de dilatation. Après m'avoir instruite, Ste Thérèse me réjouit en Dieu, j'ai tout reçu par elle. Soyez des Thérèse, mes filles, n'ambitionnez pas autre chose ». Lorsque dans sa lecture elle trouvait quelque passage pouvant s'approprier à telle ou telle de ses filles, elle le marquait pour le lui signaler. Je me souviens qu'elle m'en faisait écrire pour N.V.M. Claire-Thérèse, alors en fondation à Paris. N.M. aimait également les écrits de St Ignace et pendant mon noviciat elle remit à chacune de ses filles le recueil des pensées de St Ignace, afin que jour par jour on pût se pénétrer de son esprit. La lecture des lettres de ce grand Saint fit son bonheur, là aussi elle trouvait pour son âme et celle de ses filles un vrai trésor de doctrine pratique. J'aimais St Ignace de longue date, mais ne n'ai appris à le comprendre que près de notre sainte Mère. Elle me montrait du doigt tout ce qu'il y avait d'admirable et surtout d'imitable pour une Oblate dans ce grand Saint.

Prière vocale : Je confessais un jour à N.M. que j'avais peu d'attraits pour la prière vocale, et que même j'avais de la difficulté pour faire ma prière du matin et du soir selon la formule du catéchisme. Elle profita de cela pour m'éclairer sur ce devoir, négligé parce qu'il était trop peu compris. *« Aimons la prière vocale et sur tout la prière commune qui se fait usuellement par le peuple chrétien ; c'est le cri universel de la terre vers le ciel, estimons-nous heureuses de mêler notre petite voix à ce concert unanime qui est si glorieux à Dieu. Pour moi, je n'ai jamais manqué non seulement de réciter ma prière quotidienne mais aussi de la savourer*». Et prenant une à une ces magnifiques formules que l'on récite sans attention, elle m'en fit valoir la richesse et la beauté. *« Oh ! Que l'on est tranquille, ajouta-t-elle, lorsque l'on a bien fait sa prière vocale ; on a tout dit à Dieu, on a rempli ses devoirs envers Lu, et l'on a prié pour toutes les meilleures intentions. Quoi de plus rassurant ! »*

Prière liturgique : Outre la prière diocésaine N.M. avait le culte du paroissien romain, le sien ne la quittait pas. Une fille de l'Église pourrait-elle vivre sans aimer la sainte Liturgie ? Privée d'entendre la sainte Messe pendant de longues années, elle lisait sur son lit le propre de chaque fête ; elle faisait ses délices des oraisons, de l'épître et de l'Évangile du jour, souvent c'était le thème de ses méditations ou plutôt de ses élévations vers Dieu. Le soir du dimanche et jours de fêtes elle lisait les vêpres, l'hymne du jour et les antiennes du temps. L'esprit de l'Oblate doit être paroissial pour être vraiment l'esprit de l'Église.

Examen particulier : En suivant un à un les exercices spirituels j'arrive à l'examen particulier. Là-dessus j'avais des idées fausses et certaines préventions : de tous mes exercices c'était le plus négligé, le moins aimé et le moins compris. Avec son esprit aussi large que net, N.M. me mit dans le bon chemin. Tout en estimant beaucoup la méthode exacte de St Ignace N.M. ne m'y astreignait pas, ne regardant pas comme une stricte nécessité et condition de succès, l'inscription journalière des points de cet examen : *« Ceci est la mécanique de l'examen, me dit N.M., mais ce n'est point l'essentiel. Ce qui peut convenir à un bon nombre d'âmes et leur faciliter de l'avancement spirituel, peut aussi gêner et entraver quelques natures comme la vôtre. Aussi, allons droit au but en prenant les moyens qui nous conviennent le mieux, pourvu que le sujet soit bien précis, bien pratique ; peu important les armes pourvu que l'ennemi soit vaincu et que la victoire soit assurée. Cependant je ne vous donne en cela qu'un avis particulier, propre à votre âge, et qui peut devenir une règle générale ; restons rivées au principe, et dans la direction individuelle, varions les méthodes suivant le tempérament de chacune. »*

Chemin de Croix : Mon attrait spécial était le chemin de la Croix, je le préférais quelquefois à l'oraison. Lorsque mon âme était lourde et qu'elle ne pouvait s'élever à Dieu, le chemin de Croix était ma seule ressource et mon besoin. J'en avais pris l'habitude quotidienne, je ne savais me passer de cet exercice. N.M. l'approuva et loin de me détourner, elle m'encouragea dans cette dévotion solide qui rentre si bien dans l'esprit de notre vocation. *« Aimer la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ et la méditer souvent est une voie bien sûre pour avancer dans la voie parfaite de l'amour. La dévotion au Sacré-Cœur n'a pas de meilleur moyen et de plus substantiel aliment pour sustenter les âmes et les faire croître, que la contemplation des douleurs qu'Il a endurées pour nous. Continuez à suivre pas à pas Jésus Crucifié mais que votre amour soit effectif et qu'il vous porte à suivre Jésus en tous ses sacrifices ; livre-vous, immolez-vous avec la divine Victime c'est la destinée de l'Oblate. »*

Rosaire : N.M. aimait le Rosaire et le faisait aimer à ses filles. C'est la dévotion des âmes simples, des petits, des ignorants, c'est bien celle qui nous convient. Elle la mettait en grand honneur dans sa famille religieuse, dans son orphelinat. Cependant elle ne l'établissait pas comme un point fixe de règle, à jour et heure réglementés. Elle prescrivait le Rosaire à certaines fêtes et à certaines occasions de prières plus pressantes. Aussi accueillit-elle avec une grande joie le mois du Rosaire prescrit par Léon XIII pour obtenir la cessation des épreuves de l'Église. Mais N.M. ne voulut que nous fussions enrégimentées dans les listes du Rosaire perpétuel.

« La Pieuse-Union se prête à toutes les dévotions mais ne peut s'accorder avec des engagements de jours et d'heures comme le veulent les règlements des diverses confréries. »

Heure Sainte : De toutes les pratiques établies je ne veux parler que de l'Heure Sainte, N.M. m'y ayant attirée et façonnée plus spécialement. Oh ! Qu'il était bon d'entendre cette Mère parler des douleurs du Cœur de Jésus, elle qui ne quittait pas le Calvaire. Je n'ai jamais entendu une prédication si persuasive que la sienne ; sa voix était de feu lorsqu'elle me disait qu'il n'y avait pas d'amour sans souffrance et elle ajoutait : *« Quelle grande grâce que la Croix ! Mon Dieu, merci de votre Croix »*. La vie de N.M. était une perpétuelle heure sainte ; le jour, la nuit, elle s'unissait aux douleurs de Jésus et avec Lui elle aimait les âmes ; elle réparait les péchés du monde et se sacrifiait pour la gloire de Dieu.

L'heure qu'elle choisissait de préférence... pour ses filles était de 9 à 10 h du soir, lorsque tous les bruits extérieurs avaient cessé ; l'âme pouvait mieux se recueillir ; et puis cette heure ne dérangeait pas le règlement de la maison, chose que N.M. considérait toujours avec grande attention. *« Je n'aime point les exceptions »* disait-elle, lorsqu'on lui demandait de prolonger jusqu'à minuit.

La dévotion de l'heure sainte était le continuel attrait de N.M. ; elle l'appelait une dévotion d'Oblate, c'était l'amour caché et agissant, mais elle y portait les âmes surtout aux époques où Notre Seigneur était plus grandement offensé.

Quoiqu'elle aimât cette prière silencieuse et solitaire, elle prescrivait l'Heure Sainte en commun à certains jours plus marqués pour la réparation, comme les Jeudi-Saint et autres circonstances exceptionnelles. S'unir pour prier et réparer en commun, cela touche davantage le Cœur de Dieu et fait du bien aux âmes... Elle n'excluait pas les enfants ; elle voulait qu'ils mêlent leurs voix à la supplication générale. Cela leur apprend de bonne heure à compatir et à se fatiguer un peu pour Dieu.

Tel est l'essentiel des souvenirs rapportés par Mère Marie-Paul. Si leur méditation peut nous aider grandement à nous pénétrer de l'esprit de Louise-Thérèse, elle nous permet aussi de saisir l'inspiration profonde de notre Livre de Vie. Quand nous le lisons, ne trouvons-nous pas à chaque page, l'écho de l'enseignement de notre fondatrice.

« JOURNAL INTIME »
Octobre - novembre 1882

Retour aux sources III

Extraits du « Journal intime » rédigé entre le 14 octobre et le 21 novembre 1882 par Marie-Paul Maupetit pour Marie-Thérèse de La Bruyère.



14 octobre : ...les visites de ce jour avaient accablé N.M.... « *Je me repose en Dieu, m'a-t-elle dit, lorsque le mouvement cesse autour de moi. Je me plonge irrésistiblement dans ce calme qui est tout à la fois un repos et une prière. En Dieu je revois toutes choses, je les pèse et mûris sous son regard et son action* ».

15 octobre : Ce jour de dimanche est mon jour de grandes occupations ; ce n'est qu'à la hâte que je vois N.M. ; cependant, tout en courant j'ai glané deux bonnes paroles... « *Calmez-vous dans le mouvement de vos grandes occupations ; vous travaillez pour Dieu, cela n'est pas douteux mais cela ne suffit pas : il faut travailler en Dieu. Marchez en sa présence, laissez-vous posséder par Dieu, ne vous donnez pas aux affaires extérieures ; ne livrez pas aux créatures votre intelligence, votre activité : c'est le bien de Dieu seul.* »

« *Il m'a fallu bien des années, me dit-elle, pour acquérir cette possession de Dieu que rien ne me ravit. Dans mes jeunes années, je voulais tellement obtenir l'union à Dieu, le saint recueillement au milieu de mes occupations multiples, que je m'étais fait une loi d'invoquer le Saint Esprit en toutes circonstances et, comme la mémoire me faisait quelquefois défaut, je déchirais impitoyablement toute lettre, tout écrit commencé sans cette invocation. Dieu aime ce travail, cette lutte, Il la récompensera infailliblement. Livrez-vous y avec courage et fidélité.* »

17 octobre : ...elle m'a encore parlé du Saint Esprit : « *Je L'invoque sans cesse, m'a-t-elle dit. Il n'entre pas une personne dans ma chambre sans que j'invoque le Saint Esprit pour obtenir la grâce de dire tout ce que je dois dire et de la manière dont je dois le dire. Je ne traite jamais avec les âmes sans m'être munie du secours d'en-Haut.* »

23 octobre : ...en lisant le courrier N.M. trouve dans une lettre cette phrase : « *Je suis si occupée, si chargée d'embaras que lorsque par hasard il m'arrive d'avoir une heure libre, je ne sais que faire et je la perds* ». N.M. a aussitôt repris : « *Oh ! Si elle se sentait attirée à l'oraison comme je l'étais dans ma jeunesse, son heure libre eût été bien vite employée. Au milieu de mes plus grandes occupations de famille, étant à Paris où je faisais tout par moi-même pour moi et mes neveux, rien ne me distrayait de cet attrait pour l'oraison. J'utilisais pour le satisfaire les moindres minutes, c'était une pente qui m'attirait invinciblement. Mettez tous vos soins à vous former en cela et formez toutes nos jeunes à cet esprit de recueillement et de prière...* »

24 octobre : Pour nous former à notre mission d'apostolat dans le monde, N.M. veut que l'on fasse violence à sa timidité et que l'on se forme généreusement à pouvoir parler en société ou dans des réunions plus ou moins nombreuses. « *Rien n'entrave plus les œuvres et le bien, m'a-t-elle dit, que cette timidité gênante qui paralyse la langue et qui fait qu'on se recoquille volontiers dans son petit chez soi. J'en ai souffert toute ma vie, m'a-t-elle dit, mais avec la grâce de Dieu j'ai passé par-dessus cette gêne ; et pour mieux m'en tirer dans une*

assemblée respectable comme celle d'un Chapitre général, je me mettais à sourire de mon embarras et me jetais gaîment dans la difficulté... »

26 octobre : *...j'ai fait oraison, m'a dit N.M., sur ces paroles de la Sainte Écriture : celui qui se confie au Seigneur ne sera point trompé dans son attente, celui qui espère en sa miséricorde sera sauvé. Quelle tendance j'ai à la confiance absolue en Dieu ! Je serais tombée dans le quiétisme si je n'avais écouté mon bon St Ignace qui veut que la confiance n'empêche pas le travail. J'aurais trouvé qu'il est bien plus facile de se confier à Dieu que d'agir et de combiner soi-même. Cependant j'ai bien peu travaillé et le Seigneur a fait de bien grandes choses pour moi... Que je serais ingrate si je ne me confiais pas à Dieu et si je ne jetais pas tous mes soucis dans son sein. La pensée des ineffables bontés de Dieu pour une si petite créature m'a plongée dans une joie, une reconnaissance, une défiance de moi-même que je ne peux exprimer. Imprégnés-vous vous aussi de cet esprit de confiance, faites comme votre Mère, n'en manquons jamais, mais courageusement, travaillons, luttons, comme si nous étions seules et espérons comme si Dieu était tout seul. »*

28 octobre : *Entre mille choses qu'elle m'a dites, j'ai recueilli celle-ci : « Voici une sainte maxime que j'ai toujours retenue pour la pratiquer : faites toutes vos actions comme devant mourir le jour même et en même temps agissez comme si le fruit de vos actions devait durer 100 ans. Dans cette maxime il y a tout un règlement pour l'âme. »*

1) Par la pensée de la mort on anime ses actes de l'esprit intérieur, on purifie son intention ; on se détache de soi et de la créature, afin de n'agir que pour Dieu : c'est l'acte intérieur qui doit tout régir.

« Cela ne suffit pourtant pas : il y a aussi le côté extérieur des choses qui doit être fait avec ordre et soin afin d'être fructueux. On n'agit point pour soi-même mais pour l'Église, le bien des âmes ; donc, faire toutes choses mûrement, patiemment, persévéramment ; semer, quoiqu'on n'espère rien récolter ; bâtir, fonder, quoiqu'on ne doive point jouir de ses travaux. Voici les deux plateaux de la balance, ils doivent être en équilibre pour que les œuvres marchent selon Dieu. »

Lorsque je suis entrée chez N.M. pour le courrier, elle racontait gaiement à une de nos sœurs une petite histoire de la fondatrice de l'Oeuvre. Melle de Waldegg, la première des filles de notre sainte Mère, se sentait très attirée vers elle dès qu'elle l'eut connue et allait souvent la visiter à Nérès pendant la saison. N.M. logeait à l'Hospice et faisait les délices de la société de Nérès. Toutes les dames pensionnaires faisaient groupe autour d'elle et, sans s'en douter, quoique très jeune fille, elle attirait tout à elle par son affabilité, son esprit très fin et sa vertu aimable. Melle de Waldegg, toute charmée qu'elle était, s'offusquait de cette amabilité et lui dit très consciencieusement « je trouve que vous êtes trop gracieuse, trop aimable pour tout le monde ; vous faites de telles grâces à toutes ces personnes qu'elle ne songent qu'à vous ; il serait plus parfait d'être plus raide, plus austère ».

Notre pauvre Mère, dans son humilité, prit à la lettre cet avis charitable et, la conscience tout éveillée, écrivit au P. Gautrelet pour lui faire part de ce danger spirituel et lui demander le moyen de remédier au mal. Le bon Père répondit bien vite : « Gardez-vous de changer votre nature, puisqu'elle vous aide au bien, gardez-la, faites-en usage pour Dieu et ne renoncez jamais à l'amabilité. »

En lisant une lettre où l'on parlait de N.M., se trouvait cette phrase : « La douleur est toujours sa fidèle compagne ». Aussitôt elle me dit : « Oh ! Oui, c'est ma plus tendre amie. Eh ! Que ferais-je sans elle ? Je ne suis bonne qu'à cela : souffrir. Ma vie serait une folie sans la souffrance parce qu'avec ma nature vive, j'irais toujours de l'avant, je voudrais faire tant de choses pour la gloire de mon Maître ! Toutes les œuvres m'attirent, je me jetterais

irrésistiblement dans toutes les entreprises possibles. Aussi Dieu me maintient, me calme, me dompte et me force à l'inaction. Heureuse souffrance, quel bienfait elle est pour moi ! »

Continuant sa pensée, elle ajouta gaiement : *« Je suis comme un jeune cheval fougueux qu'on lie par les quatre patres et que l'on fouette vigoureusement pour le faire marcher. Son supplice est le mien : quand je vois le bien des âmes, les maisons à fonder, tout le travail que Notre Seigneur m'offre, je voudrais tout faire, tout entreprendre ; mais le doux Maître me lie les pieds et les mains ; par la souffrance physique Il me cloue, Il m'ôte les idées, je deviens inhabile à penser même les choses les plus simples. »*

1er novembre : ... la journée ayant été agitée par toute espèce de travaux, N.M. m'a dit : *« Ne vous laissez pas envahir par l'activité extérieure, que votre âme domine tout cela ; replongez-la dans l'élément intérieur, demandez la grâce du recueillement et de la possession de vous-même. C'est le plus grand des dangers pour vous. Lorsque vous vous sentez entraînée dans le mouvement des occupations, arrêtez-vous, faites trêve et allez vous reposer une petite demi-heure devant le Saint-Sacrement ; essayez-en à l'instant même et vous retrouverez le calme et le recueillement... »*

« Je porte mes filles en paradis aujourd'hui, m'a-t-elle dit... Ah ! Soyons saintes et aidons à sanctifier les autres, c'est tout ce que Dieu demande d'une Oblate. Que c'est attrayant d'être saint ! »

2 novembre : ... *« Dieu doit être la respiration de notre âme, nous ne devons nous mouvoir et agir qu'en Lui... »*

14 novembre : ... Celle de nos Sœurs qui est chargée de la chapelle est venue près de N.M. pendant que j'y étais pour lui demander des autorisations d'embellissement, des achats de plus beaux ornements. N.M. a souri et lui a dit : *« Et ma sainte pauvreté, qu'allez-vous donc en faire ? Oubliez-vous que nous ne devons pas sortir de Nazareth ? Pour notre chapelle, elle est fondée comme toutes nos œuvres sur la petitesse et l'humilité. Notre Seigneur le veut ainsi, Il me le pardonne bien. Ce serait bien bon d'avoir de belles et magnifiques choses pour le service du bon Maître mais telle n'est pas ma voie. Tant que je resterai dans la voie souffrante, besogneuse, pauvre en un mot, je suis assurée du secours divin pour nos œuvres. Notre Seigneur ne m'a jamais donné le superflu mais Il ne m'a jamais refusé le nécessaire, restons donc dans notre cher dénuement... »*

21 novembre : ... Aujourd'hui N.M. m'a dit : *« ... Voilà notre modèle à nous, Oblates, faire toutes choses comme Marie, raisonnablement et avec ordre. La sainteté de Marie est bien le type de la nôtre : faire toutes choses simplement et pour Dieu, pour l'unique motif de Lui plaire. Chez nous, l'action doit découler naturellement de ce fond de vie intérieure qui doit être notre vie propre. Pour une nature active, l'action ne doit être que l'accessoire et pour ainsi dire la flamme du Foyer. Que le recueillement nous envahisse, qu'il soit notre manteau protecteur en travaillant à la plus grande gloire de Dieu... »*

PREMIERS CHAPITRES GÉNÉRAUX

1880 – 1883 – 1886

Retour aux sources IV

Introduction

Pour éclairer les pages ci-jointes il est peut-être utile de rappeler quelle était la structure de la « Pieuse Union » au moment où s'ouvrait le Chapitre de 1880.

1° A cette date il y avait seulement 2 « maisons » où des Oblates vivaient en commun : celles de Montluçon et de Paray-le-Monial.

2° De nombreuses « Agrégations » ou « Réunions » existaient en France : chaque « Réunion » élisait une « supérieure locale ».

Lorsque le nombre des Agrégations d'un diocèse dépassait 4, les « supérieures locales » nommaient une « supérieure diocésaine ».

Le livre « Règles, directoire et coutumier des Oblates du Cœur de Jésus » rédigé par les P. Ramière et Gautrelet, approuvé par l'Évêque de Moulins en 1874, imprimé en 1875 précise :

« La communauté de Montluçon où l'œuvre a pris naissance, spécialement chargée de maintenir les traditions et l'esprit primitif de l'œuvre continue à servir de lien entre les différents groupes ».

Ch. 1,14

Lien d'amitié qui ne donnait à la supérieure de Montluçon, aucune autorité sur les autres agrégations. Ces mêmes règles spécifiaient en effet : il n'y aura pas de dépendance d'un diocèse à l'autre.

Ch 1, 8

C'était le principe absolu du P. Ramière : il allait à l'encontre du plan de madame de Raffin et de la vocation de Louise-Thérèse, « unir », mais gardait les Oblates sous la dépendance du directeur de l'Apostolat de la Prière.

Le P. Gautrelet qui avait d'abord partagé les idées du P. Ramière, ne tarda pas à comprendre la nécessité de la centralisation pour l'unité et le développement de l'œuvre. Il conseilla à Louise-Thérèse de réunir les Supérieures des Maisons et Agrégations pour décider de cette importante question. Cette réunion, premier Chapitre de l'Institut, eut lieu le 16 mai 1880

Chapitre de 1880

Objet

Opportunité et nécessité d'une Supérieure Générale pour le gouvernement de la Pieuse-Union
(voir Souvenirs p. 323)

1ère séance : 16 mai 1880

« Pour éclairer la question, M. Octavie de Sénislhac a donné lecture d'une lettre du P. Gautrelet qui établit la nécessité urgente pour la Pieuse Union d'élire une Supérieure Générale. Cette lettre fait valoir en même temps l'intérêt qu'a l'Institut à rattacher ses divers éléments à un Centre où ils puissent se retremper dans un même esprit d'union, d'amour du Cœur de Jésus et de zèle pour le salut des âmes ; l'ordre, l'ensemble et la force d'une société religieuse ne peuvent naître que de l'unité de direction, c'est aussi la garantie la plus certaine de son avenir et la condition essentielle de sa prospérité présente et future.

Une des supérieures de Réunion ayant précédemment exprimé la crainte que le Généralat gênât ou entravât l'action des réunions au profit du Centre commun, N.M. Louise-Thérèse a ainsi réfuté cette objection :

« Pour la Pieuse-Union deux principes doivent tout dominer :

- unité dans l'esprit et les tendances
- liberté dans les œuvres et l'action soit collective, soit individuelle.

L'unité d'esprit sera maintenue par les Règles dont la Supérieure Générale devra être la gardienne vigilante. La liberté, consacrée également par les Règles, est nécessaire pour favoriser l'initiative et le dévouement. Elle est plus utile dans les commencements d'un Institut pour hâter et faciliter son développement. »

2e séance : 16 mai 1880

Elle comporte une définition de l'idée Mère de la Pieuse-Union.

« L'idée Mère de la Pieuse-Union est celle-ci : unir fortement les âmes par le lien d'une vraie dévotion au Sacré Cœur de Jésus, les attirant à prier, à réparer, à se dévouer en union avec Lui et à trouver dans la pratique des œuvres ayant sa gloire pour but, la manifestation de leur amour. »

Dernière séance : 17 mai 1880

Élection de N.M. Louise-Thérèse comme Supérieure Générale à vie.

Chapitre de 1883

Conférence du P. Gautrelet

Cette conférence a précédé l'ouverture du Chapitre Général de 1883

(voir « Souvenirs » p. 382)

Structure de l'Institut

... « Voici quelques éclaircissement sur l'organisation de la Pieuse-Union telle qu'elle se présente à nous aujourd'hui.

La Société se compose de deux parties. La première réunit les âmes libres d'elles-mêmes et ayant l'attrait de la gloire de Dieu, le désir de leur perfection et du salut du prochain. Retirées du monde et de leurs familles, elles jouissent ensemble sous le nom d'Oblates Professes, des précieux avantages de la vie religieuse en communauté.

Dans la seconde partie se trouvent les personnes retenues par des liens de famille ou des devoirs impérieux, obligées de vivre dans le monde et ne pouvant se réunir que rarement pour se livrer aux œuvres. Pour ces deux catégories d'âmes, il ne pouvait y avoir ni les mêmes règles, ni les mêmes engagements. De là, des règles pour les unes et des règles pour les autres, règles diverses dans les détails mais uniquement dans le principe ; le chemin est différent, le but est le même : tout pour la gloire du Cœur de Jésus et le salut des âmes...

Les Oblates Professes et les Oblates de Réunion forment un tout qui constitue la Pieuse-Union : les deux catégories sont essentielles à sa vie propre ; retrancher l'une ce serait tuer l'autre. Otez les Maisons, il n'y a plus de centres qui garantissent l'avenir de la société, il n'y a plus de vie intérieure qui communique au corps la vie et la chaleur, c'est dans les Maisons que l'on se forme, que l'on s'imprègne de l'esprit intime de la Pieuse-Union ; en les

supprimant on lui enlève son point d'appui, on la frappe au cœur. Ôtez les Réunions, vous retranchez les membres les plus actifs et les plus nombreux, ceux qui par leur influence et leur situation même peuvent porter Jésus Christ jusqu'au milieu du monde, vous mutilez, vous coupez les branches de l'arbre et le dépouillez de ses fruits.

Ces deux catégories doivent donc exister ensemble, il faut que chacune ait sa vie propre, tout en conservant une intime union, une même vie de charité, de manière à ne faire qu'une même Pieuse-Union, que chacune conserve son autonomie. Que les Réunions gardent leur liberté d'action, en ce qui concerne la vie et la prospérité de leurs œuvres, qu'elles utilisent librement leurs ressources et leur influence, mais qu'elles restent unies au centre comme le cours d'eau l'est à la source.

... les Réunions et les Maisons ne diffèrent point dans l'esprit qui les anime, elles ne diffèrent que par la manière d'exister et de vivre... elles sont unes quant au zèle et à l'amour de Dieu.

La différence est plus extérieure qu'intérieure, voilà ce qu'il importe de bien comprendre pour ne pas mettre entre ces deux catégories une nuance et une barrière qui ne doivent pas exister.

Au fond, *diversité de moyens* pour arriver à un *unique but* : procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes ».

Après cette conférence le Chapitre a étudié spécialement les Règles et Directoire des Oblates de Réunion et les Règles particulières aux différents emplois.

Chapitre Général de 1886

Les vœux

3e séance : 12 juillet 1886

Après avoir rappelé comment Mme de Raffin avait été attirée à la dévotion au Cœur de Jésus, Claire-Thérèse continue :

« Mme de Raffin comprit cette consécration comme le don de soi le plus absolu pour le temps et pour l'éternité et fit de ce vœu le lien particulièrement étroit et fort qui devait unir au Cœur de Jésus les âmes qu'il emploierait à son œuvre, et qui leur ferait puiser en Lui toute la puissance dont elles auraient besoin pour Lui gagner des âmes.

La pensée de Mme de Raffin comme celle de N.M. Louise-Thérèse peut se résumer en cette parole : Ô Jésus, votre cœur a ravi mon âme ! De là le besoin de se lier à Lui et entre soi par des vœux de religion. Car Mme de Raffin a toujours voulu que ce qu'elle appelait le noyau ou le conseil de son œuvre fit des vœux. De là le besoin de se dépenser de toutes les manières et sous toutes les formes pour faire pénétrer dans les âmes cette sainte dévotion et les attacher au Cœur de Jésus Christ.

Rendre à Jésus Christ amour pour amour, voilà le but ; puiser en son Cœur de quoi en arriver là, voilà le moyen. Tout faire pour attirer les âmes sous ses rayons afin qu'elles en soient pénétrées et embrasées, voilà le besoin de toute âme vraiment éprise, car l'amour est essentiellement agissant. Cette pensée n'a jamais varié quant au fond. Si l'on prend la définition de la vie religieuse dans son essence, le don de soi-même à Dieu, on peut dire qu'elle en est l'application à divers degrés.

... Dans la pratique, il ya eu des tâtonnements et des variations de formes qui se sont produites par les contradictions de ceux-là mêmes qui devaient coopérer à sa réalisation. Mais Dieu, par un concours de circonstances providentielles, a toujours ramené la forme vers la pensée première et la Pieuse-Union s'est constituée ainsi :

Un Institut possédant à son sommet la vie religieuse dans son essence et son application parfaite sauf la clôture. Puis, dans ses diverses catégories, la pratique des vertus religieuses dans la mesure du possible, selon les aspirations et l'état de vie des personnes.

Dans ses conclusions le Chapitre Général précise :

« - L'émission des vœux de chasteté, pauvreté, obéissance, stabilité, est obligatoire pour toutes les Oblates professes au jour de leur Oblation, soit annuelle, soit perpétuelle.

- L'émission des vœux de chasteté et de stabilité est obligatoire pour toutes les Oblates de Réunion au jour de leur Oblation, soit annuelle, soit perpétuelle. »

LES « ŒUVRES »... L'ESPRIT DES ŒUVRES

Retour aux Sources V

« *Tout est dans l'amour, ma petite* »

(à A.M. Desgrand)

« *L'esprit de charité fait qu'on n'est pas entiché de "son œuvre" mais attaché seulement à l'esprit de sa vocation qui n'est pas une œuvre.* »

(à A.M. Desgrand 1883)

A 23 ans, par le vœu au Cœur de Jésus, Louise de Montaignac s'est vouée à l'amour. A 24 ans, la mort de sa marraine, Mme de Raffin, en fait l'héritière d'un plan apostolique inspiré par ce vœu et par les besoins de l'Église. Attentive aux signes de Dieu, elle entre alors dans une recherche qui durera toute sa vie.

Avec une grande liberté, Louise ne se coule pas dans un moule d'œuvres institutionnalisées mais elle demeure à l'écoute de l'Esprit pour « *exercer, dit-elle, l'apostolat selon ce que la Providence nous offre à faire dans le moment.* »

(A.M. Desgrand 1881)

Sa visée première, au sein d'une société imbuë d'esprit voltairien, est d'unir toutes les chrétiennes de bonne volonté, décidées à vivre l'Évangile et consacrées par vœu au Cœur de Jésus. Leur association s'appuierait sur un Conseil de femmes appelées à vivre ensemble la vie religieuse.

Dès son arrivée à Montluçon en 1848, elle se met en contact avec la Congrégation des Enfants de Marie, dont bien vite, elle devient la Présidente.

L'amour de l'Eucharistie est au cœur de sa vocation et de son activité apostolique ; elle passe deux heures tous les jours devant le Saint Sacrement dans l'église paroissiale et cherche à partager avec d'autres son attrait d'union au Cœur de Jésus dans l'Eucharistie.

C'est ainsi qu'elle organise l'Adoration réparatrice et ambitionne d'élever à Montluçon, une chapelle dédiée au Cœur de Jésus om le Saint Sacrement serait sans cesse adoré, sanctuaire « *consacré à rappeler son amour, à Le faire mieux connaître par le moyen des retraites...* »

Sous la troisième république anticléricale, les lois scolaires laïcisent l'enseignement et le personnel des écoles. Toujours à l'écoute des appels de l'Esprit, Louise-Thérèse répond en ouvrant la maison aux enfants des écoles laïques pour les patronages, les catéchismes.

Son même souci de servir l'Église lui inspire l'œuvre des Samuels : « *Ce n'est pas une œuvre de bienfaisance mais une œuvre de foi et de dévouement à l'Église.* » (à Octavie de Sénilhac 1880)

Sa vocation de grouper les femmes chrétiennes et influentes l'incite à regarder vers Paris où elle a déjà de nombreuses relations. D'autre part, un appel précis lui est lancé à plusieurs reprises par le P. Forbes. Elle écrit à Mme Tresca le 7 décembre 1880 : « *Je vois que le P. Forbes n'a pas varié dans ses désirs de nous voir former un petit centre d'œuvres... Il m'a beaucoup parlé au mois de juillet et m'en a écrit depuis.* »

Dans toutes ces fondations, remarquables sont toujours sa prière, sa pureté d'intention, son écoute, sa mûre réflexion : « *Je prie, j'écoute, j'attends, je me confie et suis prête au travail.* »

(à Octavie de S. 5. 01. 1874)

« *Je prie depuis longtemps Notre Seigneur de nous éclairer, de nous inspirer ce que nous devons faire pour accomplir ses desseins. J'ai la confiance que nous serons exaucées, car nos*

intentions sont pures de tout intérêt et... qui cherche Dieu Le trouve... Il nous faut mettre dans cette affaire une grande prudence, n'agir qu'après avoir tout pesé, tout considéré : nous tenir dans les bornes de la simplicité, de l'humble attente du secours de Dieu, suivant l'esprit de notre Institut. Nous avons prié, nous allons étudier la voie que la bonne Providence semble nous ouvrir. Nous avons déjà pris de sages conseils, nous en prendrons encore, et puis, lorsque la lumière sera faite, nous nous dévouerons sans réserve pour atteindre le but qui nous sera montré pour la gloire de Dieu et le salut des âmes » ...

(à Mme Tresca au sujet de la fondation de Paris)

Dès le début, Louise-Thérèse souligne la joie des associées de voir ensemble grandir l'œuvre, comme elle l'écrit à propos de la fondation de Paray : « *Nous comptons Lui offrir (au Cœur de Jésus) dans l'adoption et l'éducation chrétienne de quelques orphelines, l'hommage d'un acte de charité pratique au nom de toute notre famille spirituelle... Je fais appel à toutes et à chacune pour aider de ses prières et de ses secours matériels. Il nous semble que ce doit être une œuvre collective à laquelle on sera heureux de prendre part selon ses moyens. Mais il faut que ce soit fait, joyeusement, spontanément.* » (17 novembre 1870) Toutes ces fondations sont marquées par cet esprit de collaboration, de partage, de joyeux détachement.

Elle revient à maintes reprises sur le cachet de simplicité qui lui tenait à cœur : « *Nous avons l'attrait des commencements très humbles ou au moins très simples, devant avoir l'esprit de Nazareth dans la mesure du possible.* »

(à Mme Tresca 1880)

« *J'aime tant à voir les œuvres saintes commencer à Bethléem.* »

(à Me Tresca 4.01.1880)

« *Restons toujours à notre place, pauvres et toutes petites. Une maison où l'humilité et la pauvreté ne règnent pas est une maison qui tombe.* »

« *Le Bon Dieu m'a donné l'amour de Nazareth et la persévérance, j'y tiens.* »

(à Octavie de Sénilhac 31. 01. 1881)

Elle y tint si bien qu'à son lit de mort elle disait : « *Restez bien dans votre simplicité, à Nazareth, mes enfants.* »

(26. 01. 1885)

Montluçon – janvier 1972

TEXTES DE NOTRE MÈRE LOUISE-THÉRÈSE

MANUSCRIT D'ENFANCE

LETTRE À OCTAVIE CANTELOUBE

Retour aux Sources VI

Copies de textes intégraux de N.M. Louise-Thérèse

Le livre « Souvenirs » édité en 1931, présente sous une forme – parfois confuse – beaucoup de traits de la vie et du caractère de N.M. Il nous serait bon de les discerner clairement.

Peut-être le respect filial avait-il empêché Mère Marie-Thérèse de la Bruyère de transcrire exactement certains détails qui montrent Louise-Thérèse pleinement humaine et donnent une vue plus complète de sa personnalité. Nous aimerons trouver, parmi des paroles que nous connaissons toute, ces détails qui nous aideront à mieux connaître notre Fondatrice, les richesses de son cœur et la simple beauté de la vie qu'elle a rêvé de nous transmettre.

Les archives de la Maison-Mère ne conservent que des lettres de Louise-Thérèse. Il y en a 1 321 dont quantités de petits billets ou lettres « d'affaires » qu'il serait fastidieux de publier sans distinction. D'autres, au contraire, éclaireront pour nous la lecture des « Souvenirs » et nous permettront de compléter le portrait de Louise-Thérèse.

Nous trouverons ici le texte intégral du « brouillon » au crayon d'un écrit connu sous le nom de « Manuscrit de l'enfance ». C'est tout ce qui nous est parvenu de ce travail : nous pourrons ainsi compléter et remettre en ordre les extraits donnés aux 34, 36, 38, 39 et 40 des « Souvenirs ».

Une lettre de 7 pages adressée à Melle O. Canteloube, le 3 janvier 1864, citée aux pages 251 et 236 nous invitera à ce même travail en attendant d'autres documents.

Il semble que pour en tirer le profit souhaité, il serait bon de travailler ces textes le crayon à la main et de noter les mots que nous retrouverons très souvent, comme des refrains, sous la plume de N.M., par exemple : nous sommes *heureuses*... ce qui nous permettrait de reconnaître nous-mêmes la physionomie de N.M.

Montluçon, Noël 1972

Le récit « mon enfance, mes parents » est accompagné de la lettre suivante non datée, non signée (peut-être est-ce un brouillon)

Au Père Reculon

Mon Père,

Vous m'ordonnez au nom de N.S.J.C. et en vertu de la Sainte obéissance d'écrire tout ce dont je me souviendrai des dispositions de mon âme pendant mon enfance et ma jeunesse, des évènements providentiels qui ont pu me frapper et enfin, tous les détails qui peuvent contribuer à vous faire connaître par quelle voie le Bon Dieu m'a conduite et les moyens dont Il s'est servi pour m'attirer à Lui. Vous croyez que cela peut vous être utile en quelque chose pour le bien de pauvres petites âmes comme la mienne qui ont un si grand besoin de secours et de direction, et auxquelles mon expérience pourrait faire éviter bien des fautes et des lenteurs dans le chemin de la vie chrétienne qu'on appelle la vie intérieure et où je ne suis peut-être pas encore entrée pleinement. Vous m'assurez que j'accomplirai la volonté de Notre Seigneur en me soumettant à votre désir. Cette Souveraine lumière qui pénètre les cœurs voit avec quelle répugnance je commence ce travail et que la seule crainte de Lui déplaire m'engage à céder à vos instances : car si j'éprouve un bonheur infini à me rappeler les miséricordes de ce Divin Maître à mon égard, je ne ressens pas une moindre appréhension de parler de moi et des grâces que j'ai reçues lorsque je considère le peu de fruits que j'en ai retirés et que je vois combien peu d'âmes comprennent que le Bon Dieu peut combler de grâces, de moyens de salut, une âme, sans que pour cela elle soit plus vertueuse ou plus estimable ; que de fois j'ai souffert en voyant s'arrêter en chemin l'hommage dû à Dieu seul pour des victoires remportées sur la nature avec la grâce et par la grâce : on ne réfléchit pas que la seule part que nous ayons à notre salut, c'est la correspondance à la grâce de notre bonne volonté et ces dispositions sont encore un don du Seigneur. Quel cercle mystérieux ! Quel amour de la part du Créateur, quelle gloire, quel bonheur pour la créature !

Je voudrais en rester à cette considération et demeurer au pied de la croix dans les sentiments de confusion et de regret, de confiance et d'amour qu'elle produit en moi, mais je vais tâcher de vous obéir après avoir conjuré Notre Seigneur Jésus Christ, l'ami des cœurs simples et soumis, de guider ma plume afin qu'elle retrace fidèlement ce qui peut tendre à Le faire aimer et glorifier.

(Cette lettre s'achève ainsi)

Copie d'un brouillon autographe et non daté, évidemment adressé par L.-Th. au P. Reculon, mariste, auquel elle écrivit à la fin d'une feuille non datée intitulée par elle « *supplément* » :

« Je n'ai pas pu écrire ce que vous savez. Vous n'imaginez pas à quel point ces pages que je viens d'écrire en deux jours augmentent mes souffrances, cela ne m'empêche pas de le faire, mais cela me fournit une excuse pour ne pas continuer l'écrit en question qui me peine étonnamment. »

(On peut dater 1854)

Je continue par obéissance.

Mon enfance, mes parents

Je suis née au Havre le 14 mai 1820. Trois frères et une sœur m'avaient précédée dans la vie. Mon père joignait à une rare intelligence et à une instruction remarquable, le caractère le plus facile et les vertus les plus douces. Ma mère, bonne, sensible, et dévouée, a toujours été le lien de la famille et trouvait dans sa tendresse pour son mari et ses enfants plutôt que dans son caractère naturellement peu énergique, le courage de supporter les épreuves inhérentes à une faible santé et à une nombreuse famille avec une fortune très médiocre. Ma venue en ce monde avait été pour cette pauvre mère une nouvelle source d'inquiétude, qui diminua lorsque sa jeune belle sœur – qui venait d'épouser mon oncle le Comte de Raffin – lui dit qu'elle pouvait se rassurer, qu'elle se chargerait de moi. Cette promesse faite à 19 ans et dans un premier mouvement d'affectueux dévouement devait être tenue d'une manière admirable et m'assurer une des plus grandes grâces de ma vie.

Je ne sais rien des dispositions de mon enfance que ce que j'en ai ouï dire par des personnes que la tendresse pouvait bien aveugler. Elles disaient que j'étais une aimable enfant et celle de mes tantes qui m'a élevée, m'a répété souvent qu'on pouvait deviner dès les premières années de la vie, les inclinations, les défauts et les qualités d'une âme et elle me citait à ce propos que dès l'âge de 3 ou 4 ans, et quoique je fusse fort gaie, lorsque j'avais fait quelque sottise et qu'elle me grondait je pleurais de suite et je lui disais pour toute excuse et pour toute raison « pardonnez-moi, je vous aimerai tant !... » Elle prétendait que l'enfant d'alors révélait par un mot toute sa nature.

Je me souviens qu'à 6 ans et plus tard j'étais vive, légère, étourdie, peureuse à l'excès, confiante et caressante dans la famille, ressentant déjà le besoin d'aimer et d'être aimée de ceux qui m'entouraient, mais très timide avec les étrangers par ce sentiment d'amour-propre qui se développe si vite chez la femme. Je trouvais dans l'obscurité. On me conduisit à la messe de minuit ; tout était pauvre en ce lieu et la grâce ayant disposé ma petite âme à recevoir les lumières du Saint Esprit, je compris ce touchant mystère d'un Dieu enfant, pauvre, souffrant : j'en fus toute pénétrée et je commençai à L'aimer, à Le prier, à L'appeler à mon secours lorsque j'avais peur, mais hélas ! La légèreté de mon caractère, l'inattention de mon esprit furent cause que cette salutaire impression dura peu. Je fus ramenée dans la famille. A 7 ans, on me mit dans un couvent avec ma sœur. Je m'y trouvais très malheureuse, j'avais peur de tout et mes maîtresses augmentaient cette fâcheuse disposition en me mettant en pénitence dans des chambres isolées où mon imagination épouvantée ne voyait que fantômes. Je commençai à redouter tellement les punitions que la crainte m'apprit à mentir pour m'excuser et on ne saurait assez trop déplorer l'imprudence des personnes qui, étant chargées de l'éducation des enfants, leur imposent des punitions au-dessus de leur force et leur inspirent au lieu de l'amour et de la reconnaissance d'où naissent les vertus de cet âge, une crainte si violente que les natures douces et tendres n'y résistent pas et s'habituent à la dissimulation. Je me rappelle cependant que j'y ressentis une première impression de la grâce qui me frappa. Dans la

pauvre chapelle de cet établissement, très peu considérable du Berry on avait disposé pour le jour de Noël une représentation de la crèche de Bethléem. C'était une montagne en miniature revêtue de mousse avec des crevasses assez peu vraisemblables, mais l'enfant ne raisonne pas, il sent. Dans ces excavations étaient de petites bougies indiquant un sentier, puis en haut l'image en cire du Saint-Enfant Jésus, couché sur la mousse, était entourée de lumières tandis que le reste de la chapelle se trouvait dans l'obscurité. On me conduisit à la messe de minuit. Tout était pauvre en ce lieu et la grâce ayant disposé ma petite âme à recevoir les lumières du Saint-Esprit, je compris le touchant mystère d'un Dieu-Enfant, pauvre et souffrant : j'en fus toute pénétrée et je commençai à l'aimer, à le prier, à l'appeler à mon secours lorsque j'avais peur, mais hélas ! La légèreté de mon caractère, l'inattention de mon esprit furent cause que cette salutaire impression dura peu. Je fus ramenée dans la famille. J'y passai un an pendant lequel je ne fis rien que m'amuser. J'étais toujours en mouvement et exerçais la patience de ma bonne mère parce que je chantais, je sautais la moitié du jour et la moindre chose me faisait rire ou pleurer : j'avais un tel besoin d'épancher les tendres sentiments de mon cœur que je réunissais quelques pauvres filles de notre voisinage, plus jeunes que moi, pour avoir le plaisir de les caresser, de les faire amuser mais mon plus grand bonheur était de les consoler quand elles pleuraient et je dois avouer que pour me donner cette jouissance, j'avais quelquefois la méchanceté de les contrarier et même de les frapper pour faire couler les larmes que j'aimais tant essuyer. C'était une singulière compassion, j'en conviens, mais quel mystère que le cœur humain à tout âge. J'exerçais ma mission consolatrice avec une vraie passion. J'avais bien le soin de me cacher pour faire ces tours car je redoutais beaucoup le mécontentement de mes parents.

J'étais peu surveillée à cette époque. Ma mère étant souffrante et faible et ne pouvant supporter constamment le bruit et le mouvement perpétuel dans lequel j'étais, on ne pouvait obtenir de moi aucune étude ou application. Je ne refusais pas d'obéir mais j'étais toujours en l'air.

J'avais 8 ans et je ne savais rien, je ne manquais cependant pas d'intelligence mais je ne voulais m'appliquer à rien. Il fut donc décidé qu'on me remettrait au couvent : on me fit entrer dans un autre couvent à Paris, des Dames de la Congrégation de Notre-Dame. Me trouvant avec des enfants de mon âge plus avancées que moi sous le rapport de l'instruction, l'amour propre me fit consentir à étudier mais j'étais si étourdie, si vive, que j'étais sans cesse en pénitence et en larmes. Je me souviens qu'après avoir été grondée souvent de ma dissipation à la chapelle et avoir entendu une instruction touchante je résolus de me convertir. On était dans la Semaine Sainte. Ma maîtresse de classe, pour fixer mon esprit pendant l'Office des Ténèbres, me donna un grand livre en me recommandant de suivre le chant et de ne pas m'agiter sur mon banc. J'obéis mais au bout d'un quart d'heure, fatiguée de cette immobilité, je m'endormis si bien que je tombai, entraînant dans ma chute le gros livre et ma voisine, ce qui fit rire les petites pensionnaires et je fus cause de bien des distractions. Au sortir de la chapelle je fus grondée, punie, reprise de telle sorte que je fus découragée et bien décidée à ne plus me recueillir puisque cela me réussissait si mal. Et c'est ainsi que mes bonnes résolutions s'évanouissaient et que je perdais ces douces années de l'enfance pendant lesquelles je pouvais si aisément commencer à aimer Dieu. Il me semble que si on m'avait traitée avec plus de douceur et d'affection, cela m'aurait changée puisque les grandes pensionnaires me faisaient faire toutes les sottises imaginables en me promettant simplement de m'aimer. J'avais une amie de mon âge que je chérissais et comme elle était mise en pénitence assez souvent, lorsque je l'y voyais et que, par hasard je n'y étais pas, je faisais bien vite quelque chose contre le règlement afin d'être punie et de la rejoindre. Je souffrais plus de son humiliation que de la mienne quoique je fusse pleine d'amour propre.

Les deux années que je passai dans ce couvent ne peuvent guère me laisser que des regrets. Enfin, au mois juillet 1830...

(Ici s'arrête le manuscrit)

De Louise-Thérèse de Montaignac – 44 ans – à Octavie Canteloube,
plus jeune, avec laquelle le P. Gautrelet, leur commun directeur l'a
mise en rapport de correspondance 2 ou 3 mois auparavant, semble-t-il.

Montluçon, 3 janvier 1864

Qu'avez-vous pensé de moi, chère mademoiselle ? Je voudrais bien le savoir. Comment ? Je réponds à l'heure même à la bonne lettre que je reçois de vous, en vous promettant de vous écrire longuement dans quelques jours et puis me voici en grand silence durant un mois... Votre imagination m'a-t-elle accusée ? Votre cœur vous a-t-il dit que le mien était très doucement occupé de vous aux pieds du Divin Maître ; qu'il désirait vous le dire mais que le temps me manquait pour m'accorder cette jouissance. S'il vous a dit cela, je l'en remercie. Causons donc un peu aujourd'hui des liens bénis qui nous unissent et des grands intérêts de la gloire de Dieu qui dominant tout pour nous. Grâce lui soient rendues !... Que nous sommes heureuses de Lui avoir laissé ravir nos âmes...

Vous me disiez que depuis huit ans déjà, vous êtes sous la direction de notre vénéré Père... Quel bienfait ! Que vous avez raison d'y voir une des preuves les plus fortes des prédilections du Cœur de Jésus pour vous. Quel saint ! Que nous serions coupables si nous laissions demeurer stériles en nous les semences précieuses que son exemple, ses enseignements, sa douce et paternelle charité dépose dans nos âmes avec un zèle si dévoué, si patient. Il n'en sera rien n'est-ce pas, ma jeune amie ? Nous courrons dans la voie qui nous est ouverte avec un amour généreux. Là est le secret du bonheur dès cette vie.

Vous avez souffert : vous avez cheminé avec l'épreuve ? Vous me conterez un peu en détails de quels moyens le Bon Maître s'est servi pour vous attirer à Lui, je le désire ! Mais dès l'abord, je puis bien vous dire qu'un mot de votre lettre m'apprenant que vous avez été admise à l'école chérie de la souffrance plus qu'on ne l'est à votre âge ordinairement, vous a gagné encore plus, mes fraternelles sympathies. C'est aussi le don de Dieu à ses enfants privilégiés – quelles consolations j'éprouverais à vous dire tout ce que j'ai goûté d'ineffables douceurs dans la simple acceptation d'une vie bien remplie de douleurs en tout genre, suivant l'appréciation de la nature. Nous bénirions ensemble notre tout aimable Sauveur d'avoir ôté les plus cruelles épines de cet arbre de la Croix pour y laisser à leur place les traits bien aimés de ses miséricordes qui ne nous blessent que pour nous guérir, qui ne nous affligent que pour nous faire profondément ressentir les incomparables joies du sacrifice.

J'ai gardé le lit pendant sept ans sans poser un pied par terre : une névralgie générale me retenait captive de douleurs continuelles. Depuis quatre ans et demi j'ai commencé à faire quelques pas dans ma chambre puis peu à peu j'en suis arrivée à aller d'un appartement à l'autre. J'en suis là quant à la possibilité de marcher. Mes souffrances ont beaucoup diminué sauf quelques crises de temps en temps, mais grâce à Dieu je ne sais pas ce que c'est que de passer un jour sans souffrir... Quoique ce soit très facilement supportable, l'amour divin y trouve une bonne petite consolation. Que serait-ce si je n'étais pas si lâche ? Eh bien ! C'est surtout depuis ces douze années que les œuvres entreprises pour la gloire du Cœur de Jésus se sont fondées et développées ici. Et je vous assure que je n'y ai pas grand mérite. J'étais naturellement très active, j'ai donc aisément conservé l'habitude de m'occuper aussitôt que Notre Seigneur me prêtait un peu de force à dépenser.

J'ai perdu mes excellents et pieux parents dans les premières années de ma maladie. J'ai une famille nombreuse encore, quatre frères mariés. J'avais une sœur parfaite qui m'a été reprise il y a six mois. Elle a laissé 3 enfants dont une fille de 15 ans qu'elle m'a confiée ; vous voyez donc que les difficultés qu'entraînent les devoirs à remplir au milieu d'une famille nombreuse

n'empêchent pas qu'on s'occupe des œuvres que la Providence daigne nous confier. Ceci posé, ma chère petite associée, vous comprendrez j'espère, que le Divin Maître a fait en moi et hors de moi tout le bien que votre charité y pourra découvrir et que tout doit vous porter à espérer de pouvoir Le glorifier beaucoup plus et beaucoup mieux en étant plus fidèle que je ne l'ai été et plus généreusement dévouée.

Nous avons maintenant une maison connue sous le nom d'orphelinat du Cœur de Jésus ; c'est un centre d'œuvres. Nous avons d'abord fondé celle des Églises pauvres puis plus tard Mgr nous a permis d'organiser l'adoration réparatrice avec exposition du Très Saint Sacrement. Nous l'avons tous les jeudis dans notre petite chapelle. Ayant recueilli d'abord 4 orphelines abandonnées, nous en avons maintenant adopté 15. Une maîtresse de travail, ouvrière elle-même autrefois, nous est venue de Lyon et elle nous aide à les élever. Une de mes amies, mademoiselle de Waldegg qui songeait à entrer au Sacré-Cœur mais dont la faible santé ne pouvait supporter la vie religieuse proprement dite, l'a embrassée ici sous une autre forme. Elle habite constamment la maison avec moi. Nous avons d'autres associées à divers degrés dans la ville et aux environs, même dans d'autres diocèses. Deux retraites par an sont données par un de nos Pères Jésuites à nos associées et aux dames de la ville... C'est là l'œuvre des œuvres.

Nous répandons la dévotion au Sacré-Cœur par tous les moyens possibles. Vous pouvez le faire d'une manière d'autant plus consolante qu'elle est plus inconnue autour de vous. Je serais bien joyeuse de vous y aider. Cherchez donc comment vous me donnerez ce pouvoir. N'allez pas croire que vous avez à faire à une personne bien imposante et capable de belles choses : ne me jugez pas d'après mon âge. J'ai conservé en amitié toute la sensibilité de la jeunesse. Ce n'est pas ce qu'il y a de mieux dans mon affaire, mais usez-en pour agir avec plus d'abandon et de simplicité. Je suis très peu sage. Je suis très enfant sous certains rapports. Je voudrais être une vraie enfant spirituelle : je chéris par-dessus toute qualité la droiture et la simplicité. Nous nous entendrons là-dessus, je crois. Comment votre vie est-elle organisée ? Vous pourriez bien vous unir quelques âmes par les liens de notre association générale du Sacré-Cœur. Voyez qui vous pourriez vous adjoindre : je vous enverrai un de nos règlements. Il faut prier et agir. Vous avez donc été élevée à la Visitation ? Le bon Père y a-t-il été l'an dernier ? J'aime beaucoup les filles de St François de Sales. Deux de mes premières et meilleures amies y sont. L'une au premier monastère de Paris, Sr Camille Stanislas de Berthier. L'autre à Annecy, Sr Claire de Rochemure. J'habitais Paris lorsqu'elles y sont entrées. Notre Seigneur m'a toujours attirée à la vie parfaite dans le monde. C'est une vocation où il faut être appelée pour s'y sanctifier sans trop de difficultés ; mais quel bien des âmes vraiment unies à Dieu, dégagées d'elles-mêmes et par conséquent dévouées à la plus grande gloire de Notre Seigneur peuvent faire au milieu de la société qu'elles peuvent seules atteindre d'une manière constante et efficace par leurs relations avec les femmes et les jeunes filles pieuses : on n'imagine pas les fruits précieux qu'on peut retirer de cet apostolat.

C'est la vie cachée, la vie commune dont le modèle nous est donné dans celle de la très Sainte Vierge à Nazareth, l'exemple d'une charité universelle, d'une continuelle abnégation, de l'amour du sacrifice, des souffrances et de tous les dévouements, dans la possession d'une foi profonde et énergiquement prouvée par les œuvres ; l'apparition de ces vies véritablement chrétiennes, dis-je, est un moyen très puissant d'étendre le règne de Notre Seigneur dans les âmes.

Vous avez bonne volonté, chère Mademoiselle, vous aimez notre Divin Maître plus que tout au monde, vous êtes docile à la plus sainte direction, la Providence vous laisse une certaine liberté... avec tout cela vous pouvez travailler heureusement A.M.D.G.

En voici bien long. J'écris à la hâte : le temps m'échappe mais vous me comprendrez, vous me devinerez. Soyons discrètes et prudentes, c'est absolument nécessaire pour

opérer le bien dans le monde : vous voyez que votre confiance a attiré la mienne. Je suis toute à vous en Notre Seigneur. Si je pouvais vous être un peu utile j'en serais très consolée. Usez de moi. Lorsque je ne réponds pas de suite à une lettre c'est que les forces ou le temps me font défaut. Courage... Vous patienterez et vous ne douterez pas des sentiments d'affectueuse charité que vous avez fait naître en moi et d'un dévouement très réel, très profond. Votre cœur vous répond du mien. Notre vénéré Père ne nous a pas rapprochées sans raisons. A Dieu, je vous suis doucement et fraternellement unie in corde Jesus.

*Louise de Montaignac
Rue Montpeyroux Montluçon Allier*

J'ai passé autrefois à Aurillac où un de mes cousins M. de Sauvagnac était directeur du haras.

« LE JOUR DE L'ESPRIT-SAINT »

Retour aux sources VII

Texte rédigé par Melle Barbara Jablonska et qui sera probablement un des chapitres de la future biographie de Louise-Thérèse. A partir des lettres de Louise-Thérèse et des notes d'Anne-Marie Desgrand, la journée du 6 août 1884 a pu ainsi être reconstituée.

Nous remercions Melle Barbara Jablonska de ce « Retour aux sources ».

Montluçon, 23 décembre 1973

6 août 1884

« Nous voici à la fin de juillet. Le temps se précipite dans l'éternité avec une force qui peut être consolante ou effrayante, selon le degré d'union de nos âmes avec Jésus, Notre Seigneur et Notre Sauveur. C'est la pensée qui surgit dans mon esprit en voulant t'écrire, chère fille. »

A Sabine 23.07.1884

L'été 1884 – le dernier de la vie de Louise-Thérèse – est d'une chaleur exceptionnelle. Elle atteint vers midi 54 ° au soleil et 28-29 dans la chambre que Louise ne peut quitter.

A Sabine 23.07.1884 et à O de Sénylhat 11.08.1884

Orienté vers le Sud-Ouest, cette façade de la maison, sur la rue Montpeyroux reçoit le soleil à son zénith ; vers 4 h de l'après-midi, les vieux murs ressemblent à ceux d'un four ; ils accumulent la chaleur, ce qui empêche la fraîcheur de la nuit de pénétrer. Les trop courtes heures de l'aube apportent un peu de soulagement mais c'est une nouvelle torture qui commence alors : celle de la soif. L'organisme déshydraté par la chaleur et la fièvre mendie de l'eau.

A midi, la petite ville est comme morte ; qui l'a pu, s'est sauvé à la campagne. Les volets sont clos. Tout se tait, même le tapage des marteaux et les voix des ouvriers sur le chantier de la nouvelle maison qui se construit à côté de la chapelle. Louise en a croqué le plan : *« T'en rends-tu compte ? Porte de communication avec l'ancien Hôtel du Lion d'Or que nous appelons Nazareth et où sont installés les élèves de Jésus-Enfant. Nous aurons des chambres de plus pour les nouvelles. Tout cela est bien modeste en comparaison de vos beaux établissements mais nos deux Sociétés restent ainsi dans leur voie. »*

A Sabine 23.07.1884

Or, au fond, le cœur maternel est bien content de savoir sa « petite » moins fatiguée de la canicule dans les grands et spacieux couloirs du Sacré-Cœur d'Angoulême. « Dieu en soit loué ».

« Qu'Il soit loué ». Comme toujours, ses lettres en sont pleines : gens, événements, choses, tout devient prière. C'est son style à elle, cette prière qui fait tout remonter vers Dieu dans le Cœur de son Fils : *« Que Notre Seigneur soit béni par chaque battement de notre cœur... »*

A Sabine 22.05.1884

Tout y est : • l'espoir qui germe avec la présence de Marie-Thérèse, *« remplie de zèle, de dévouement, d'activité et d'abnégation »*

A Sabine 23.07.1884

• les émotions de Félicie à Paray-le-Monial qui se prépare à la visite de son Evêque

A Sabine 17.08.1884

• les derniers moments de la Supérieure de St Maur à Montluçon, précipitant la fin de l'année et la distribution des prix... *« Cela attriste cette fin d'année pour les petites de Mairesse »* (petites filles de Palamède)

A Sabine 25.07.1884

Octavie qui viendra bientôt laissant la maison de Paris à 4 de ses filles. A Sabine 07.08.1884

Camille, qu'on espère à la fin de l'été et son Henriette qui est « *vraiment très solide* »
A Sabine 23.07 et 07.08.1884

Charles enfin, frère très aimé, et son Raymond qui a dû passer son examen de droit à Dijon à la fin de juillet – son père l'y a accompagné –. Le pauvre garçon avait un trac immense en partant – ce n'est pas un intellectuel – et sa tante le comprend mieux que son entourage, mieux qu'il ne soupçonne lui-même. Mais la famille a prévu pour lui un certain type d'éducation et Raymond part, laissant son fusil, ses cailles et ses forêts – sa tante les aime tant elle aussi – il part suant, effrayé et... priant. Louise prie pour lui aussi, les Samuels prient, mais elle est trop lucide pour ne pas voir que ce serait plutôt un miracle s'il réussissait. En effet, quelques jours plus tard, Charles et son aîné rentrent de Dijon : Raymond a échoué.
« *Cela me perce le cœur mais il porte admirablement sa petite épreuve.* »

A Sabine 23.07 et 07.08.1884

C'est lui et son échec qui comptent pour elle davantage que l'examen. Combien d'échecs, d'ailleurs, ne lui apporte-t-on pas ! On dirait une autre sorte de récolte, une autre hiérarchie de valeurs dans ce « *temps qui se précipite* ».

Elle ne fuit pas la vie, au contraire, elle s'y plonge toute la journée. « *J'ai trop de vie, je n'en aurais pas plus dans le ciel* » avoue-t-elle un jour à Marie Desgrand. A Sabine 23.07.1884

Dans la maison « *chacune est fatiguée* ». Pour elle le travail continue : constructions, fondations, œuvres, ouvriers, correspondance, novices. « *Nous n'avons pas de vacances c'est vrai... Si j'en avais, je t'écrirais un volume de détails qui t'intéresseraient,* A Sabine 23.07.1884 *mais tu aimes mieux encore que ta petite mère, qui n'est qu'une vieille glaneuse, se hâte de ramasser quelques épis de plus pour remettre sa gerbe moins incomplète au Père qui l'a envoyée à sa moisson* ». Peut-être est-ce l'écho lointain du livre de Ruth. Louise s'y retrouve comme Noémi.

Cette fois-ci, la chaleur, qu'elle aimait tant autrefois, n'apporte aucun soulagement à ses maux mais les augmente encore. Elle est même contente des jours où « *il faisait frais la nuit, sombre le jour, c'est plus agréable* » A Sabine 07.08.1884

Elle se déclare même parfois incapable de supporter ceci ou cela. « *On vient d'appliquer un vésicatoire* » - au genou -, « *désirant éviter une large incision que je ne suis guère de force à supporter.* » A Sabine 23.07 et 07.08. 1884

Le P. Gautrelet passe cet été entièrement à Montluçon ; il se prépare à la retraite qui doit commencer le 8 août. Pour lui, l'état de la Mère est cette fois plus inquiétant que jamais. Il se propose une neuvaine de prières à l'intention de sa guérison et, pour la première fois, Louise ne s'y oppose pas. C'est une neuvaine au Cœur de Jésus : « *Je me suis mise de la partie avec ferveur, si je puis appeler ferveur le bonheur de L'adore, de Le prier, de me livrer à Lui* ».

A Sabine 23.07 et 07.08. 1884

Tout en faiblissant, elle rets intérieurement vaillante et attentive. Plus que jamais elle est possédée par la pensée du Saint-Esprit, qui, selon son expression « *envahit les humbles* » afin qu'eux le « *respirent de la bouche de leur âme* » : « *soyez humbles, laissez-vous envahir. Ouvrez la bouche de votre âme et respirez l'Esprit.* » Ps 81, 11

Cette instruction semble être d'une particulière actualité pour elle-même en ce moment. L'Esprit des Apôtres, l'Esprit de Pentecôte, l'Esprit qui pousse en avant de ce qui passe vers ce qui vit. Elle-même passe – « *... moi je passe...* » – La Communauté soit être poussée. Le temps des apôtres, la vie apostolique au plein sens du mot, c'est son refrain habituel, c'est ce qu'il faut vivre. « *La vie de Notre Seigneur est la plus parfaite : on n'a pas sa vie complète sans la vie apostolique. On dira d'une Carmélite : elle prie tout le jour, comme c'est beau, et*

on ne remarquera pas qu'uns Carmélite n'est Carmélite que si, dans ce qu'elle fait, elle a la vie apostolique par l'intention ». C'est le fragment d'une conversation de la veille de la Pentecôte de la même année. Marie Desgrand note : « Je disais à N.M. : Mère, je crois que si Sainte Thérèse avait vécu de notre temps, elle aurait mis plus d'élément actif dans sa vie. « *Il y en avait bien dans la sienne* » me dit N.M., *j'aurais aimé vivre de son temps... nous aurions causé de bien des choses sur lesquelles elle m'aurait comprise mieux que les hommes !* » Mère, lui répondait-on, vous vivez de son temps. « *Oui, dit-elle, mais plus encore du temps des apôtres. De notre temps on n'a plus la simplicité des temps anciens ; quelle différence il ya entre la vertu qu'on pratiquait du temps des Apôtres et celle qu'on trouve actuellement enseignée. On est dans le formalisme : on juge la vertu par l'extérieur* ». 31.05.1884

Immobilisée et impuissante, elle est dévorée par l'envie de pousser sa communauté à sortir du formalisme. Elle en est tourmentée car elle voit maintenant plus clair. La maîtresse des novices note l'instruction de la Mère : « *Il ne faut pas les entraîner..., éviter le formalisme, nous devons avoir l'esprit intérieur au degré le plus parfait, assez pour n'avoir plus besoin du secours de ces formalité.* » Une autre fois : « Ce matin encore N.M. me parlait des orphelines ; elle attribuait le mauvais esprit qui a pénétré dans cet orphelinat aux changements introduits : « *On a voulu enrégimenter tout cela, dit-elle ; autrefois, ces enfants étaient nos enfants, et cet orphelinat était pour nous une œuvre ; on a voulu en faire quelque chose qui rapporte, un ouvrage avec des ouvrières.* » Tant que X. n'a pas voulu suivre ma méthode, elle s'est fait détester ; elle a mis beaucoup d'ordre, voilà tout. Quand elle est devenue maternelle, en un mois, elle a bien, très bien réussi et ses enfants l'ont beaucoup regrettée. « Que je voudrais voir la maison, si vous marchiez », soupirait un jour Marie Desgrand, face à cet « ordre nouveau ». – C'est elle qui notait en 1883, le 17.12 : « N.M. me disait ce matin, que certaines habitudes établies ici sont tout ce qu'il y a de plus contraire à ses idées. » – Louise-Thérèse lui répond : « *Il n'y aurait aucune raideur mais je tâcherais qu'il y eût de la ferveur, ce qui suffit. Ce n'est pas le formalisme qui sanctifie ; je voudrais que chacune en fût persuadée et fasse bien pour le bon Dieu. Dans beaucoup de communautés, il paraît que c'est le formalisme qui retient la plupart des religieuses* ». Marie Desgrand semble avoir quelque difficulté à comprendre le mot « formalisme » et elle y ajoute son exégèse : « Tout ce qui n'est pas simple éloigne N.M. : c'est en partie dans ce sens qu'il faut entendre ce qu'elle appelle le formalisme ». La signification de telles instructions reste peu accessible à la maîtresse, pleine d'ailleurs de bonne volonté ; un certain malaise flotte sur ce commentaire : anti conformisme, n'est-ce pas trop fort ? La simplicité, c'est mieux, c'est plus familier, c'est moins révolutionnaire. Elle creuse cette question comme elle peut : « Un caractère remarquable... de notre vocation, c'est que la régularité cède ici le pas à la charité. En peu de couvents, s'il y en a, il en est ainsi : on n'omet pour cela les exercices ». Les grands maîtres de Louise, Ignace et Thérèse, eux aussi, étaient à la fois, simples et libres, parce que non formalistes ; c'est évident pour elle. « Les premiers compagnons de St Ignace menaient une vie peu régulière, très peu religieuse », ils étaient toujours en voyage, dans les hôpitaux... Nazareth dira tout à qui le comprendra.

L'entourage de Louise l'aime bien et veut, sans doute, le comprendre, ce Nazareth. Mais cet anti formalisme de Nazareth, est-il vraiment compris, au moins perçu ?

Privée de la possibilité d'agir autrement, Louise-Thérèse fait « agir la tête et le cœur ».

A Sabine 28.01.1884

Marie Desgrand en est étonnée : « Plus Dieu la brise par la souffrance, plus Dieu lui donne l'activité de l'esprit. C'est ce que me disait N.M.... qu'elle y voyait une grâce, mais qui est une « *récompense pesante* » dans l'excès de sa souffrance ». « *Je suis très active mais je ne mets pas mon activité dans ces choses-là* » me disait encore N.M., parlant de cette soumission à l'action divine, à ce « *se laisser mouvoir* que je lui entendais toujours dire, ce « *passage* »

de l'action divine, cette action incessante de l'Esprit-Saint dans cette créature si détruite, brise physiquement N.M. »

Le 6 août 1884, elle est « plus détruite que jamais » et c'est en même temps le jour où le souffle de l'Esprit semble être plus fort encore. Marie Desgrand en est consciente. Elle sait qu'elle doit noter tout ce qu'elle entend, que c'est particulièrement important pour elle, responsable de la formation ; et elle se rend compte une fois de plus qu'elle n'est pas capable de la faire bien parce qu'elle comprend peu. Mais elle notera quand même : chaotiquement, maladroitement, elle transmettra son étonnement, son éblouissement. Elle cherche l'esprit agissant sans sa Mère spirituelle.

En entrant chez Louise-Thérèse, ce matin orageux et étouffant, elle la trouve « brisée », broyée par la douleur, dévorée par la fièvre, dans un état qui pour beaucoup d'autres semblerait voisin de la mort ». Elle se dresse pour faire sa correspondance : c'est avant tout la lettre à Octavie au sujet des Dames du Calvaire. On propose aux Oblates d'entrer en contact avec cette communauté naissante. Louise médite depuis quelques jours cette affaire, elle a réfléchi sur les buts et les structures de ces deux familles, elle est prête à donner sa réponse : tout en reconnaissant la valeur de l'œuvre du Calvaire, elle-même ne veut rien faire que transmettre au monde l'esprit de l'Oblation. Ça, c'est sa tâche. Elle n'est pas capable de s'en éloigner, ni de se soumettre, ni de s'adapter à une autre spiritualité ; une fois de plus, elle veut garder le « *cachet particulier* » de sa famille. « Elle a pris sa plume après son oraison disant : « *C'est mon devoir, c'est mon devoir* », en écrivant d'un trait cette admirable lettre à propos du Calvaire mais on sent qu'elle le fait dans une indifférence totale ». L'ayant fini, elle fait son « *devoir primaire* » ; elle se laisse interroger, sonder, questionner par sa maîtresse des novices.

« *Se laisser mouvoir* ». N.M. m'a dit, à ce sujet, les plus admirables choses sur cet apostolat de l'âme qui ne cherche point à réaliser en dehors ses propres projets, même dans la sphère la meilleure, celle qui sous l'action divine, cherche uniquement à se prêter à cette divine action, qui daigne chercher un instrument...

« *Ces âmes livrées à l'action divine, qu'elles sont rares : comme on se rapetisse ! Combien il y en a peu qui laissent la vie surnaturelle, l'action de l'Esprit Saint se développer en elle !* »

Marie Desgrand est bouleversée. Le contenu de cet entretien la pénètre comme un appel. Elle-même est prête à suivre cette action, à s'y soumettre. Laissons-lui la parole : « Mère, lui disais-je, faites-moi passer l'Esprit de Dieu ! »

Et Louise-Thérèse, si réservée dans le domaine des gestes de la dévotion, ne s'y refusa pas : c'est l'effusion de l'Esprit qui passa dans l'intimité de la petite chambre.

Elle tenait longtemps ses mains sur ma tête, priant dans un profond recueillement puis elle a dit : « *Les apôtres, que de choses ont passé sur leur tête, qu'ils n'ont pas compris, mais plus tard l'Esprit Saint est venu et les a fait ressouvenir de toutes ces choses. C'est la force, mon enfant, que je demande pour vous.* » Et pour le Noviciat : « *Faites-en de grandes chrétiennes, voilà ce que je vous demande. Sont-ce des chrétiennes... des grandes chrétiennes ? Prenez quelques passages de l'Évangile, sortez un peu de ce ronron de la vie religieuse – ce qu'on appelle la vie religieuse – je ne les désire pas autrement que comme les apôtres après la Pentecôte.* »

L'EUCHARISTIE DANS LA VIE DE LOUISE-THÉRÈSE

Retour aux sources IX

1881 Premier Congrès Eucharistique à Lille

1981 Quarante-deuxième Congrès Eucharistique à Lourdes

Jésus-Christ,

Pain rompu pour un monde nouveau

L'Eucharistie

Source et sommet de toute vie chrétienne,

est le « centre de notre vie d'Oblate ».

Dans l'Eucharistie, Louise-Thérèse a cherché et trouvé le Cœur de son Dieu.

Elle s'est laissé enseigner par l'Eucharistie.

Les paroles qu'elle nous laisse nous aident à entrer plus profondément dans ce « grand mystère de la foi ».

Attrait de Louise-Thérèse pour l'Eucharistie

En communiquant les écrits de Madame de Raffin à Marie-Thérèse Dubouché, Louise-Thérèse explique :

« Vous serez surprise qu'elle ne parle pas de l'adoration du Saint Sacrement. Je m'en étonne moi-même mais chaque âme a un attrait particulier, ma tante n'avait pas goûté dans sa jeunesse les secours de la piété... Quoiqu'elle fût pleine de foi et d'amour envers Notre Seigneur au Très Saint Sacrement, elle n'avait pas cet attrait dominant, irrésistible, presque unique que j'ai ressenti chaque année davantage et qu'elle admirait en moi à sa naissance, quoique je ne lui montrasse pas à beaucoup près ce qu'il était, par une certaine délicatesse d'âme que vous saisirez... » 04.12.54

« Je visite souvent par la pensée le sanctuaire où vous adorez incessamment l'Adorable, la beauté, la miséricorde, l'amour même. Ô ma Mère, obtenez-moi le bonheur de Le laisser agir en moi sans aucun obstacle de ma part. C'est ma gloire et c'est la condition de mon bonheur présent et futur. »

Cité sans référence par M. Madeleine-Thérèse le 06.06.1933 centenaire de la première communion de Louise-Thérèse

Vie donnée dans l'action de grâce

Au chœur de la chapelle, Louise-Thérèse a fait inscrire sous les fresques représentant Noël et la Cène, la parole de Jésus en St Jean :

« Ego venio ut vitam habeant et abundantius habeant. »

« Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en surabondance. » Jn 10, 10

Affirmant que pour elle, Jésus est la Vie offerte au Père, donnée aux hommes. C'est par l'Oblation unie à celle de Jésus qu'elle vit l'Eucharistie. :

« Quelle joie de n'être rien et qu'Il soit tout. Oh ! Je t'en pris, ma Sœur, laissons-Le donc agir en nous !... Ce ne sont pas tant nos offrandes et nos sacrifices que le don de nous-mêmes qu'Il demande et Lui seul peut nous faire comprendre jusqu'où doit s'étendre ce don. »

A Mère Saint Henri 20.05.49

« Je ne puis guère écrire mais je puis prier et m'unir sans cesse à toi aux pieds de Jésus au Saint Tabernacle. C'est là que je te donne rendez-vous. Depuis un mois j'ai le bonheur d'entendre la Sainte Messe dans une petite chapelle, très près de ma chambre. On m'y porte deux fois par semaine. Je suis bien heureuse, remercie donc pour moi notre Souverain Bien ; je voudrais vivre de reconnaissance et d'amour. »

A Mère Saint Henri 17.11.56

« L'action de grâce domine toujours toute prière en mon âme et je n'ai jamais mieux senti combien je remerciais peu et mal. Il faut m'aider à le faire. En résumé je ne suis qu'une ingrate, car il suffirait de la connaissance, de l'intelligence des bienfaits reçus de Notre Seigneur en un seul jour, pour accroître si bien son divin amour en nous que nous ne vivions plus que de Lui et pour Lui. »

A Mère Saint Henri 11.06.61

« Je voudrais passer ma vie dans l'action de grâce et l'exercice d'un dévouement sans repos au prochain. Je ne puis presque rien qu'entretenir ce désir. Tout est bon entre les mains de Sa Miséricorde. Je suis contente mais agis donc pour Lui pendant que tu en as la force... »

Participation à l'Eucharistie

(Louise-Thérèse emploie le mot « participer » assez rare chez une laïque à cette époque)

« *Combien je vous félicite de pouvoir assister chaque jour au Saint Sacrifice et y participer.* »
à Mme Moreau, à Chaumont 28.05.79

« *Madame de Chabannes me préoccupe. Je prie pour elle avec vous après la Sainte Communion pour obtenir de notre miséricordieux Sauveur la lumière pour cette intelligence et l'ineffable bonheur d'entrer dans le sein de l'Église et de participer au trésor réservé à ses enfants, la Sainte Eucharistie, le ciel sur la terre.* »
à Mme de Saint-Gérard 06.01.69

« *Il y a plus de huit mois qu'on ne m'a pas portée à la chapelle pour entendre la Sainte Messe.* »
à Sabine de Kergaradec 20.06.78

« *Je suis sevrée de tous les secours extérieurs mais puisque le Seigneur me conduit, qu'est-ce qui peut me manquer !* »
à Sabine de Kergaradec 27.11.78

« *Je n'ai pu communier que le jour de Saint Joseph cette semaine, et encore en augmentant mon mal. Je dis au Bien Aimé : "Domine non sum dignus". Profite donc doublement de ses visites.* »
à Sabine de Kergaradec 22.03.79

« *J'ai eu le bonheur de recevoir Notre Seigneur chaque jour depuis dimanche. Je le ferai encore demain. J'honore la soif, le dessèchement qu'Il a dû éprouver physiquement, en supportant quelques heures de la nuit ce petit mal. Cela me console comme vous pensez et, en résumé, cela n'atteint pas le fond, ne vous inquiétez donc pas mais rendez grâce.*»
à Octavie de Sénislhac 05.04.82 et 03.05.83

« *Dom Bosco n'est donc plus sous votre toit ? Ne vous donnez pas la peine de le tourmenter pour m'obtenir la chère concession : Monseigneur viendra le 13 ; il me parlera et s'il refuse je me soumettrai. Qu'y faire ? Si Dom Bosco avait obtenu que je guérisse de ce dessèchement qui m'étrangle souvent la nuit, je n'aurais besoin d'aucune exception mais que Notre Seigneur arrange tout. Je veux tâcher de ne plus me chagriner de ces nombreuses contrariétés et absences de secours et joies célestes venant de la Sainte Eucharistie qui ont consolé et ravi ma jeunesse laborieuse et éprouvée. Aujourd'hui c'est le cas de sacrifier la présence sensible de Jésus.* »
à Octavie de Sénislhac 14.05.83

On avait demandé à Rome une dispense de jeûne, c'est le sens du mot « concession ». Le jeûne eucharistique était sévère à cette époque... ne rien prendre, absolument rien, depuis minuit.

« *Tu rêvais que je te préparais à ta communion l'autre jour ! Cela m'a touchée mais j'en serais bien incapable. Je pense que tu as confondu notre commun désir de préparation avec mon ingérence en cette grande entreprise.* »

« *Si notre vie tout entière n'est pas notre préparation quotidienne, comment pourrions-nous espérer d'être préparées ?* »

« Pour moi je n'ai guère que la souffrance. Prie dons Notre Seigneur d'avoir pitié de moi. Je suis très attirée à l'action de grâce car je dois plus que beaucoup d'autres à la Miséricorde infinie de son divin Cœur. »
à Sabine de Kergaradec 28.01.84

Présence de Jésus au Tabernacle

Louise-Thérèse évoque le premier oratoire de la rue Notre-Dame. Après l'avoir aménagé il reste 12 f dans sa bourse et elle constate avec joie : « Douze francs et le Saint-Sacrement !... »

« Je possède un trésor qui ne vous est pas accordé, c'est l'hôte divin du Tabernacle. Comment dire la plénitude de confiance, de calme et de pieuses satisfactions où vous plonge ce voisinage, cette possession de Jésus présent chez vous... priez, souffrez avec Jésus Hostie souverain Prêtre et réparateur par excellence. »
à Mme de Curzon 02.10.79

« Êtes-vous encore en exil, chère petite amie, loin du Tabernacle où vous avez su trouver la consolation, la lumière, la force, la paix, l'humble confiance d'une enfant, en y découvrant Jésus toujours veillant pour vous, s'immolant pour vous, se livrant à vous pour satisfaire son amour et le vôtre ? »
à Marie-Thérèse de la Bruyère 05.10.79

« Que le Seigneur est bon et que les dons de son Cœur Divin sont précieux et féconds. Oui, bénissons-Le sans cesse car Il a fait, pour nous, la mesure de ses miséricordes vraiment pleine et surabondante. Je serai de cœur aux pieds de Jésus prenant définitivement possession de l'humble sanctuaire qu'Il a daigné nous permettre de Lui élever. »

à O de Sénisilhac 30.07.80 pour la bénédiction de la chapelle de la maison de Paray

« Grâce à Dieu et à votre protection, Son Éminence le Cardinal Archevêque de Paris nous a accordé le droit de chapelle. C'est pour nous un grand bonheur d'ouvrir un nouveau sanctuaire à Notre Seigneur et de Le posséder au Très Saint Sacrement dans le modeste petit établissement que nous formons dans l'immense cité où Il se fait tant de mal et tant de bien. »
à Mgr de Dreux-Brézé 26.02.82

Réparation par l'adoration et l'action de grâce

« Quel besoin nous avons de nous unir au divin réparateur ! Voici enfin que l'adoration réparatrice s'organise dans tout notre diocèse. Il ya 6 ans que nous l'avons dans notre petite chapelle. »
à Mère Saint Henri 30.09.60

« A la fin du mois, la chapelle que nous faisons construire en l'honneur du Cœur de Jésus dans notre orphelinat, sera terminée et Mgr viendra la bénir. Nous y continuerons d'une manière plus convenable l'adoration réparatrice. L'exposition du Très Saint Sacrement dans notre si pauvre petit sanctuaire rappelait Jésus à Bethléem, maintenant nous serons encore bien simplement mais ce sera Nazareth. Nous nous arrêterons là. Remercie bien le divin Maître d'avoir daigné m'accorder la grande consolation de faire élever à la gloire de son Cœur Sacré cette chapelle qui rappellera son amour aux générations qui nous suivront. C'est bien son œuvre car avec les très petites ressources matérielles dont je dispose, il est inconcevable que nous ayons pu en arriver à fonder cette maison et les œuvres dont elle est le centre au milieu de tant de difficultés dont ma mauvaise santé n'est pas la moindre... Que nous actions de grâce s'élèvent donc sans cesse vers la souveraine Bonté et qu'elles soient un acte de perpétuelle réparation pour tant d'âmes comblées des bienfaits de Dieu et qui ne songent pas à L'en remercier. »
à Mère Saint Henri 04.03.64

« Vous voici avec l'exposition du Très Saint Sacrement les premiers vendredis. C'est une grande grâce et j'espère que les pieux habitants d'Aurillac en profiteront avec persévérance.

Les premières années tout va bien ordinairement et ensuite on se relâche. Votre zèle évitera cet écueil. »

à O. Canteloube 10.07.79

« Notre Seigneur vous veut, en ce moment, réparatrice, nous n'en pouvons douter. Vous serez toujours prête à vous unir à Lui dans cette haute fonction vraiment sanctifiante et rédemptrice. Il faut Lui rendre de continuelles actions de grâce pour les dispositions om Il maintient votre chère âme, ma Sœur très aimée, car c'est un don précieux et bien gratuit. »

à Mme de la Bruyère 22.02.83

Témoignages

Anne-Marie Desgrand, maîtresse des novices, rapporte ce propos de Louise-Thérèse :

« Rappelez-vous que lorsque vous aurez une âme humble sous la main, elle fera des miracles et qu'une âme qui n'est pas humble à un certain degré, eût-elle toutes les capacités, ne fera que des sottises. Cette vertu n'existe pas au sens humain, c'est la vertu réservée de l'Eucharistie. Bien des personnes vertueuses ne sont pas humbles. »

A Estivareilles, Louise avait la joie d'allumer chaque jour la lampe du sanctuaire. Rivée à sa chambre, dans les dernières années de sa vie, elle cherche comment matérialiser un signe de sa présence devant le Saint Sacrement. Nous devons ce récit à Marie-Thérèse de la Bruyère.

N.M. fait des images en fleurs séchées pour gagner de l'argent pour ses petits. Ce soir, elle m'a confié un secret qui concerne le premier argent qu'elle retirera de son travail... Avant de l'employer à ses œuvres, elle veut que son premier gain soit directement offert à Notre Seigneur sous la forme d'un petit chandelier qui serait toujours devant le Saint Sacrement les jours d'exposition. Elle voudrait y faire graver : « Venite ad me omnes » d'un côté » ; de l'autre : « le zèle de votre gloire m'a consumée... » « *Je ne veux mettre "dévorée, non, ce serait trop, mais consumée"... Je mettrai nous, c'est la Pieuse-Union* ». « Elle se perd et se résume en vous » lui dis-je. « *Non, c'est moi qui me perds en elle... Au bas du chandelier je mettrai Louise-Thérèse* ».

Montluçon, avril 1981

Les textes sont extraits des lettres de Louise-Thérèse et ne doublent généralement pas ce qui est cité dans « Souvenirs », dans les précédents « Retours aux Sources », et dans les lettres à Mme Tresca. Les mots soulignés l'ont été par Louise-Thérèse.

ETAT DE LA FRANCE EN 1844

Retour aux sources X

Extrait du document de Madame de Raffin

... « L'esprit protestant envahit la France avec une effrayante rapidité. L'amour de l'indépendance est dans tous les cœurs, et tous les esprits se croient la liberté de tout examiner, de tout censurer (1). Le respect pour la vérité religieuse, pour l'autorité, pour les diverses supériorités sociales n'existe que chez un petit nombre de personnes qui n'osent dire leurs croyances toutes entières de peur de devenir un objet, non de mépris car on ne se moque plus, mais de pitié.

Le siècle va vite. Il y a peu d'années, il semblait accorder son indulgence à ceux qui croyaient les mystères du christianisme en faveur de ce qu'ils nommaient la poésie, de la religion (2), maintenant, ils déclarent que les mystères eux-mêmes sont pures poésies...

Dans ce siècle, véritable chaos, où tout est déplacé, où il n'y a plus de vives croyances mais seulement des opinions... la tolérance pour les croyances et les pratiques religieuses, mêlée à l'attaque constante de tous les dogmes, l'assentiment donné à la poésie de la religion et la haine contre toutes les vérités religieuses... formant la plus dangereuse des persécutions...

... Que les fidèles regardent en arrière, ils verront que ce ne sont pas seulement les miracles des apôtres et le sang des martyrs, mais l'admirable vie, la pratique habituelle des plus héroïques vertus et l'union des chrétiens qui, animés d'un même esprit, persévéraient dans la prière et n'étaient qu'un cœur et qu'une âme, qui ont converti le monde et qui ont guéri les plaies du genre humain dévoré alors, comme à présent, par le triple cancer de l'individualisme, de l'indifférence et du sensualisme, résultat inévitable de l'amour de soi-même poussé à ses dernières limites.

(1) Les principes de la Révolution de 1789 font leur chemin. Au nom de la liberté on rejette tout principe d'autorité.

La grande plaie de cette époque est moins la soif de l'or que l'horreur de la gêne et l'amour de soi-même... l'égoïsme étouffe toutes les nobles pensées, l'individualisme réduit à l'impuissance tout noble sentiment : l'homme seul ne pourra jamais rien...

(2) L'influence du Romantisme avait marqué la Religion en développant l'aspect sentimentalité et mystique.

... Les âmes les plus pieuses participent, sans s'en douter, à la grande plaie de l'époque ; elles semblent ne s'occuper que des besoins matériels de l'homme... Celles qui se consacrent à Dieu entre dans les Ordres religieux voués à l'éducation ou au soulagement des misères humaines, et s'il apparaît un nouveau besoin, à l'instant même il s'élève un Ordre nouveau ; celles qui restent dans le monde sont isolées, elles se contentent d'éviter le mal et de faire quelques œuvres de charité ; les

populations sont élevées depuis trente ans, par les Frères de la Doctrine chrétienne et par de nombreuses communautés de femmes répandues partout, et la génération est indifférente à tout ce qui n'a pas rapport au bien-être matériel ! D'où vient donc l'impuissance des bons à atteindre le but qu'ils se proposent et l'inutilité de leurs efforts ? C'est que les bons sont isolés et que presque personne ne se présente plus pour souffrir et prier.

Le clergé, surveillé par des ennemis nombreux, toujours prêts... à le montrer hostile au développement du bien-être matériel et aux progrès de la science (3) est obligé de combattre... la tendance antichrétienne... Le prêtre le plus zélé, dans la crainte d'augmenter les embarras de son Évêque, n'ose, ni en chaire, ni dans l'habitude de la vie, employer de ces paroles énergiques qui ramènent les pécheurs et doublent le zèle de ceux qui sont dans la bonne voie...

Son action se borne à l'administration des Sacrements. Dès qu'il sort de son église, il n'est plus qu'un homme comme un autre, isolé dans sa paroisse, ne pouvant faire d'abondantes aumônes car il est pauvre. La sainteté de sa vie et la supériorité de sa science peuvent seules lui rendre la vénération et le respect dûs au caractère sacerdotal.

Les Évêques ayant à combattre les doctrines antichrétiennes et l'indépendance qui s'est emparée des bons, accablés de détails d'administration... sont, eux aussi, isolés, ils ne peuvent se réunir et par conséquent ne peuvent apporter de remède efficace aux maux de l'Église de France.

La noblesse de France est la classe la plus coupable du royaume. Elle a abandonné le sacerdoce quand il n'a plus eu pour but d'enrichir les familles (4). Il faut qu'elle devienne douce et humble et la voix qui appela Lazare du tombeau lui rendra la vie et l'intelligence de tout ce qu'elle peut faire pour la gloire de Dieu.

...Où tend la femme du XIXe siècle ? ...Depuis la nouvelle philosophie, elle essaie de s'attirer de nouveaux hommages en se rendant incrédule... Elle ne peut dominer par la science. Faible de corps, elle n'a que peu d'années pour étudier. A 20 ans les devoirs d'épouse et de mère viennent fermer pour elle tout livre sérieux.

Ce siècle orgueilleux veut de la science, il faut être savant à tout prix même au prix de son âme ; être très bon n'est pas important, c'est être savant qu'il faut... On voit crouler toutes les fortunes, on sent le sol trembler sous ses pas et tous demandent à la science humaine un refuge, un abri dans les renversements de la fortune...

(3) Le développement de la science est prodigieux à cette époque et l'on assiste au triomphe du rationalisme scientifique.

(4) L'abolition des privilèges à la Révolution avait supprimé les « bénéfices » du Clergé c'est-à-dire les biens qu'il recevait avec la fonction.

D'où vient que de toutes parts on entend le cri de douleur des catholiques sur l'affaiblissement de la foi et les exclamations joyeuses des impies sur le prochain triomphe de la raison humaine ? D'où vient l'impuissance des Ordres religieux voués

à l'éducation et celles des mères et épouses chrétiennes ? C'est que la femme chrétienne ne comprend pas les devoirs qu'elle a à remplir dans ce siècle. C'est que les femmes chrétiennes ne sont pas assez chrétiennes. Elles occupent les premières années de leurs enfants de pensées religieuses, elles craignent de ne jamais faire assez pour les préparer à la première communion, elles conservent avec le plus grand soin leur innocence jusqu'à l'âge où se développent toutes les passions. Alors elles livrent les garçons à la science et à toutes les aberrations de la raison humaine et elles enseignent à leurs filles que l'âge de la condescendance est arrivé : qu'il faut être pieux dans son cœur mais qu'il ne faut pas blesser les usages, qu'ainsi, par nécessité, il faut : condescendance dans la manière de se vêtir car il faut être comme tout le monde ; condescendance bien plus funeste encore dans les lectures, car il faut pouvoir parler de ce dont tout le monde parle... il semble que la femme chrétienne veut tenter une fois l'alliance impossible de l'esprit du monde, des pratiques de la religion et des coutumes mondaines. Son influence de fille, d'épouse, de mère, de sœur est grande mais elle est inefficace. Elle pourrait ranimer la foi, si elle était bien dirigée.

Nécessité d'une Association

... Qu'au moins les femmes qui sont heureusement dispensées des préoccupations industrielles (5) qui ont enivré toutes les classes des Français, pensent à ce qu'elles peuvent faire pour Dieu... Une Association chrétienne embrassant toute la France est indispensable... Les mauvais s'entendant et s'associant. Les bons restent isolés !

L'uniformité d'action dont la puissance est devenue évidente pour tous ne peut exister que par une Association générale qui lui donnera une force irrésistible en y ajoutant **l'unité de pensée**. Si on considère attentivement les efforts faits par les âmes pieuses depuis trente ans, les sommes énormes dépensées en œuvres de charité, en fondations... et le peu de résultats obtenus, on reconnaîtra l'impuissance des œuvres locales pour ranimer la foi et la nécessité des œuvres générales.

Les œuvres générales peuvent seules soutenir les œuvres locales en venant au secours des diocèses qui en ont le plus besoin, en y venant d'une manière temporaire mais généreuse et par conséquent efficace.

(5) Daniel Rops dans l'«Église des Révolutions» note, concernant cette époque : « l'humanité occidentale est en marche vers la Religion de la technique, forme tangible de la science, de la production, du confort, au regard de laquelle toute foi, toute métaphysique est dénuée de signification. »

... Si les femmes sincèrement pieuses, qui désirent la Gloire de Dieu plus que les biens de la terre, plus même que leur vie, s'unissaient, elles pourraient encore espérer ranimer la foi. De petits charbons épars ne peuvent produire ni flamme, ni chaleur. Réunis, ils peuvent allumer un grand feu capable d'éclairer et de réchauffer beaucoup de monde. Si celles qui sont indépendantes par leur âge, leur position, tendaient au même but, sous une même direction qui saurait utiliser les différents caractères et les diverses positions sociales, ce serait comme une barrière pour celles que les devoirs d'état entraînent dans la funeste voie de la condescendance, comme une colonne indicative de la véritable route...

Une Association de femme chrétiennes connaissant le monde, ses erreurs, ses préjugés, ses entraînements est une des nécessités de cette époque.

... De grands devoirs sont donc imposés à la femme. Les premières, qui furent appelées assistaient de leurs biens Jésus-Christ et ses apôtres. Dans leur **intérieur** elles prirent part à leur pacifique triomphe, mais lorsque chargé de sa croix, Il monta sur le Calvaire, elles suivirent la Vierge Immaculée et s'unirent avec elle à la victime sans tâche pour **adorer, réparer, et s'immoler**.

... Dans ce temps, il n'y a que des aumônes et peu d'œuvres ayant pour but unique **la charité** c'est-à-dire l'amour de la gloire de Dieu et l'amour du salut du prochain. Une Association de femmes chrétiennes peut donc rendre de grands services à l'Église.

Opportunité

... Les femmes pieuses n'ont rien à craindre en s'associant. Quelles que soient la haine, la malice, la ruse, les ressources que la légalité trouve dans la multitude presque incroyable des lois françaises, on ne peut les atteindre dans la famille où, en menant la vie commune à toutes les femmes de leur condition, elles pourront toujours, avec le secours d'une Association, pratiquer les vertus chrétiennes jusqu'au degré héroïque. Quelle puissance humaine peut les empêcher... d'être au dehors comme tout le monde et d'être au dedans de véritables religieuses ?...

... IL n'y a pas de temps à perdre, le moment est favorable car les âmes pieuses sont profondément émues de toutes les menaces faites à la Religion et si elles restent inactives c'est qu'on ne leur propose rien à faire ; qu'elles s'associent et leur succès est certain !

Projet d'Association

Il y a dans chaque diocèse un certain nombre de femmes pieuses indépendantes par leur âge, leur fortune, leur position dans le monde et capables d'exercer autour d'elles une grande influence... et qui font peu de bien à cause de leur isolement. Il y en a un certain nombre qui regrettent que des raisons de santé ou de famille les aient empêchées d'entrer en Religion. Beaucoup de femmes en France se trouveraient heureuses de s'associer dans le double but de fonder des œuvres évidemment utiles à la Religion et de mener elles-mêmes une vie plus parfaite...

Aux personnes qui sont dans ces sentiments, on pourrait proposer de former une Association qui s'appellerait « Institution Saint Joseph ». Le but de l'Institution serait de porter une grande réunion de prières et une grande masse de secours sur la bonne œuvre regardée comme la plus utile de l'époque - par exemple du temps de St Vincent de Paul, l'Institution de St Joseph aurait fondé le premier hôpital. En 1832, elle se serait chargée des orphelins du choléra (6) et surtout de toute œuvre utile à l'Église -.

(6) Une très importante épidémie de choléra a sévi en France en 1832

Lorsqu'une bonne œuvre serait fondée et pourrait se soutenir par ses propres moyens, elle serait abandonnée par l'Institution qui en fonderait une autre...

Conclusion

... L'Institution de St Joseph devant se garder soigneusement de se marquer du cachet du siècle où trop souvent, en ayant l'intention de fonder une œuvre pour la gloire de Dieu, on ne fait qu'établir une œuvre humaine qui, par cela seul, ne peut avoir de durée. Le nombre de cent Associées étant atteint, l'Institution pourrait s'occuper de l'œuvre qui semble en ce moment le plus utile à la Religion (7). Ce serait de donner à de jeunes ecclésiastiques, d'une capacité reconnue, les moyens d'acquérir les sciences humaines si estimées dans ce siècle afin que le clergé qui donne l'exemple de toutes les vertus, put ainsi se montrer supérieur par la science... Quatre cents femmes ayant unité de pensée, uniformité d'action, simplicité de règlement, fidélité à leur devise : tout pour les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, peuvent sauver la France... Ces quatre cents femmes, choisies parmi celles qui exercent de l'influence par leur position sociale, entraînent d'autres dans la même voie. Quand chacune d'elles n'exercerait d'influence que sur dix autres, on verrait bientôt un heureux changement dans la société. Une femme n'est rien mais quatre mille femmes sont quelque chose quand elles restent dans l'ordre de Dieu...

Montluçon, mars 1985

- (7) remarquable intuition de Madame de Raffin. Daniel Rops dans « l'Église des Révolutions » note : « le fait le plus important pour l'avenir est, dans l'Église, l'insuffisance de son enseignement supérieur. C'est lui qui avait fait sa force au Moyen-âge et jusqu'aux Temps classiques. Disloqué par la crise révolutionnaire, il ne s'était pas reconstitué autant qu'il eût fallu, et ce qui en subsistait – la faculté de théologie de la Sorbonne par exemple – était mal adaptée aux méthodes nouvelles. Une réaction s'amorça contre de déplorable état de fait. En France Mgr Affre racheta en 1845 le couvent des Carmes et y établit six futurs jeunes prêtres destinés à poursuivre des études supérieures. Le premier licencié des Carmes devait être le futur Cardinal Lavignerie. »